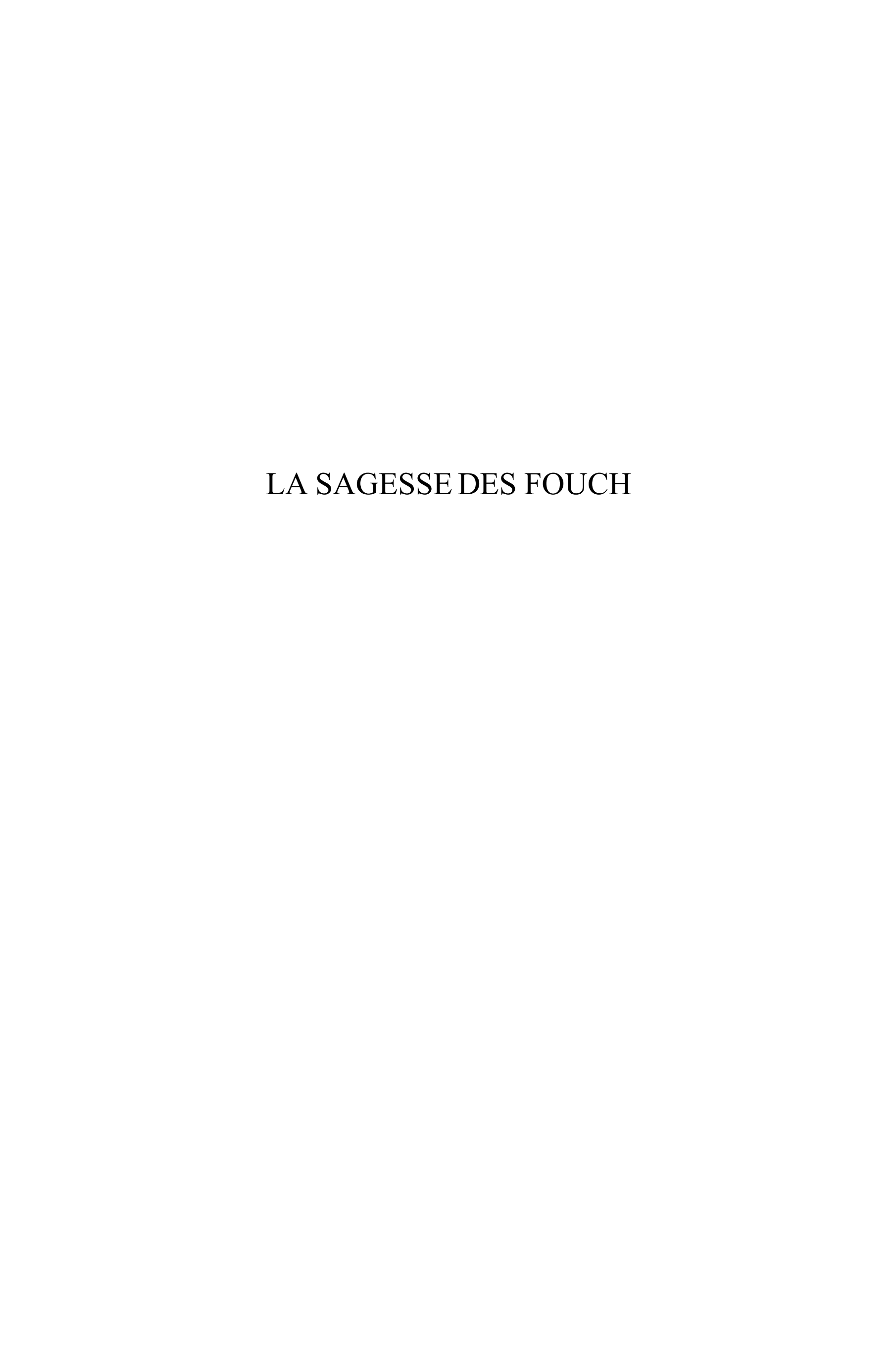


LA SAGESSE DES FOUCH

Jérôme Nodenot

La sagesse des Fouch

roman



jerome.nodenot@orange.fr

http://www.alexandrie.org

A

Un jour, tandis qu'ils dégustaient un bourbon Jack Daniel's sur la terrasse du petit jardin privatif donnant de plain-pied sur le parc de la Pépinière, Fouch demanda à Antoine : « Cela t'intéresserait-il de faire l'amour avec ma femme ? » Toutes les pensées tenaces que ce dernier avait pu concevoir à propos de ce couple atypique se trouvèrent confirmées. Après stupéfaction (sur le coup il faillit bien recracher le whisky qu'il avait amoureusement fait couler dans sa gorge), il fit part de cette réflexion à ses amis.

Fouch (en lançant un clin d'oeil amusé vers son épouse) : « Nous n'éprouvons aucune honte à nous sentir différents, comme tu le sais ; mais connais-tu cet animal que l'on surnomme le tigre de Madagascar ? »

Antoine répondit par la négative.

Fouch poursuivit : « Les scientifiques l'appellent la « fouche » ; homonymie qui est à mon sens une coïncidence d'un caractère étrange, presque sacré : cette bestiole a la particularité d'être inclassable, entre le félin, la loutre, un melting-pot d'espèces qui la différencient des autres

animaux de la création ; elle est notre mascotte.

- Quant aux femelles, ajouta Mme Fouch, elles ont tendance à aimer s'accoupler avec un grand nombre de mâles. »

(Intervention qui ne manqua pas de provoquer une démangeaison dans le bas-ventre d'Antoine.)

Fouch : « Depuis l'adolescence, je travaille à une nouvelle conception de l'identité ; j'y ai déjà consacré plusieurs carnets de notes. »

Mme Fouch (en fixant sur le torse d'Antoine ses petits yeux noisette) : « Cette partouze... (puis, tout en les relevant vers les siens) serais-tu d'accord ? »

Antoine émit un léger gloussement trahissant son embarras, qui lui permit aussi d'éviter de recracher une autre gorgée de bourbon, par le nez cette fois, ce qui lui aurait atrocement brûlé les sinus et fait pleurer les yeux. Il murmura enfin (sans vouloir montrer trop de conviction) : « Pourquoi pas ? »

Il n'avait rien à perdre : depuis quelque temps il trouvait sa vie médiocre, sans éclat ; un désastre général à ses yeux. Son seul plaisir constant était d'entretenir les quelques fleurs ornant le balcon de son appartement et chaque soir il rentrait du travail en se demandant : qui suis-je ?

(*Qui suis-je ?* A approfondir dans le roman que j'écrirai tôt ou tard, inéluctablement, sur les Fouch. Cette question récurrente, le membre d'une société primitive, par exemple un pygmée, ne se la pose jamais. Un pygmée sait très précisément d'où il vient, quelle est sa situation présente et quelle sera la teneur de son avenir. Tout d'abord le pygmée est petit, et puis un jour petit pygmée devient grand (ou tout au moins adulte), et sa voie est pré-déterminée : il ne sera que la répétition séculaire de ses aïeux. Dans nos civilisations occidentales il en a été à peu près ainsi jusque dans la moitié du Xxème siècle : l'humanité était divisée en classes sociales bien définies, à l'intérieur desquelles les individus fonctionnaient un peu comme des pygmées : le petit paysan était destiné à poursuivre l'oeuvre de son père, l'ouvrier à mettre ses mains dans le même cambouis que ses ancêtres ; sans doute y avait-il quelques exceptions à cette règle immuable. Le jour où il a fallu aller travailler à la ville pour le petit paysan, il a simplement suivi le troupeau et fait comme tous ceux de son milieu. Dans les sociétés primitives comme dans les civilisations occidentales anciennes, les conditionnements identitaires étaient très forts et le moi d'une cohérence absolue.

A partir de la deuxième moitié du Xxème siècle, particulièrement dans nos sociétés post-industrielles s'est opérée une libéralisation outrée de l'identité : nous nous sommes trouvés tout à coup devant une panoplie infinie de possibilités d'existence ; l'homme, pour la première fois sans doute depuis sa création, a connu une liberté sans précédent, en soi une aubaine mais qui s'est révélée peut-être difficile à assumer. Antoine savait à peu près d'où il venait ; il ne comprenait pas toujours sa situation présente qui le plus souvent le dépassait ; enfin, il était rempli d'incertitudes vis-à-vis de l'avenir. En un mot, cette liberté identitaire implique aussi parfois ce paradoxe qui veut qu'elle ne nous apporte pas toujours l'équilibre que nous pourrions espérer d'elle. L'envisager dans mon roman comme une constatation fondamentale.)

B

Au premier abord pourtant, la société classait Antoine dans le camp des vainqueurs : ingénieur commercial dans une entreprise pharmaceutique il gagnait très bien sa vie ; passait ses vacances la plupart du temps loin de France. Ses parents étaient fiers de sa position : il roulait en BMW Z3 et multipliait les conquêtes féminines. Pourquoi, malgré cette chance, Antoine avait-il régulièrement à l'esprit depuis quelques mois, ou bien de se tirer une balle dans la tête, ou bien de tirer une balle dans la tête des autres ?

Au début, il avait considéré l'arrivée des Fouch (qui avaient fait l'acquisition deux mois plus tôt, fraîchement débarqués de Paris, de l'appartement situé juste en dessous de chez lui, au rez-de-chaussée) comme un supplice additionnel dans son existence. Les premiers rapports avec ses nouveaux voisins furent froids ; la faute à l'aigreur caractérisant son humeur d'alors : dans la résidence des Cèdres c'était lui cet emmerdeur que l'on retrouve toujours dans les habitations collectives. L'objet de son inquiétude avait été en particulier Salvador, l'énorme dogue allemand aux babines

baveuses qui accompagnait les Fouch. Salvador avait eu cette capacité innée, entre les litres d'urine qu'il déversait dans le jardin et son dynamisme naturel, à bousiller en quelques jours le magnifique gazon anglais laissé par le précédent propriétaire. A ce rythme, se disait Antoine, les remontées d'odeurs de pisse ajoutées aux volutes des petits cigares fumés par Fouch allaient faire crever ses plantes (son unique réconfort en cette période tourmentée, sa seule raison d'être), ce qui eût constitué un point d'orgue à sa dépression chronique.

Antoine n'était pas de ces voisins trop seuls qui aiment à jouer les concierges avec les autres résidents ; toutefois, pour ce qui concernait les Fouch, il avait vite constaté à quel point ils ne vivaient pas comme les autres. Par exemple, ils ne sortaient pas de chez eux pour aller travailler ; par la suite Antoine apprendrait que Fouch exerçait un poste administratif pour une grande firme de distribution via internet, tandis que son épouse, toujours via internet, enseignait par correspondance.

Antoine n'était pas non plus de ces voisins se mettant à leur balcon pour écouter les conversations de ceux qui vivent en dessous de chez eux : « Tu as bien travaillé, aujourd'hui ? » avait demandé un soir Mme Fouch à son mari, tandis qu'Antoine, en congé maladie pour cause de sur-

menage faisait mine d'arroser ses géraniums. Salvador, qui l'avait aperçu, s'était mis à aboyer de bonheur en frétillant de la queue ; s'il le décidait, pensait Antoine, ce clébard serait en mesure de poser ses pattes de devant sur le rebord de son balcon depuis en bas, étant donné sa taille, pour lui administrer des léchouilles.

Mme Fouch : « Bonsoir ! » Antoine marmonna une réponse ; il ajouta : « Tant que vous y êtes, pourriez pas éviter de fumer juste en dessous de mes plantes ? »

Fouch (à sa femme, mais assez haut pour qu'Antoine pût entendre) : « Cet homme entre dans la catégorie des célibataires inconsistants qui ressentent un certain soulagement à enquiquiner leur monde. » Antoine fut rempli soudain de haine à son égard, tellement Fouch disait vrai ; se croyant unique il venait de se voir coller une étiquette (certifiée conforme) par quelqu'un qui ne le connaissait pas et qui venait de le cerner en un tour de main.

Antoine voyait les Fouch passer du temps dans le parc de la Pépinière. Durant son congé maladie il s'était rendu compte qu'ils ouvraient les volets de leur appartement à dix heures du matin, quand pourtant une journée de travail les attendait ; que c'était là leur vie quotidienne. Il se

disait que ces gens avaient quelque part de la chance, qu'ils étaient bien tombés, et puis plus tard il apprendrait que tous les ingrédients faisant la recette de leur bonheur avaient été méticuleusement *choisis* par eux, que rien, absolument rien n'avait été laissé au hasard et que la sagesse des Fouch était l'aboutissement d'une patiente traversée du temps.

C

Antoine était descendu pour la première fois chez les Fouch au début du mois d'avril, un soir que ces derniers dînaient sur la terrasse avec les odeurs de cigare qui remontaient jusqu'à chez lui, envahissant son appartement en s'engouffrant par les fenêtres qu'il tenait ouvertes pour profiter des premières douceurs printanières. Après une impossible journée de travail (un contrat mirifique lui était passé sous le nez), il n'était pas question qu'il subît ce manque de respect sans sourciller et il en avait fait la remarque à Fouch depuis son balcon. Salvador, duquel Antoine pensait qu'il devait être décidément stupide à lui manifester sans cesse autant d'amitié, s'était mis à aboyer de joie en l'apercevant.

Fouch : « Si cela doit vous déranger, je ne fumerai plus dans le jardin lorsque vos fenêtres seront ouvertes. Venez plutôt vous joindre à nous, je vous offre un café et le digestif ! »

Antoine : « Merci, je me lève tôt demain ; je ne suis pas en vacances, moi ! (et toc, s'était-il dit, prend ça dans la tête, cher voisin ; et puis il avait horreur de ne pas faire en sorte de pouvoir

compter sur ses huit heures de sommeil, vieux principe de célibataire vieillissant dont la vie se devait d'être réglée comme du papier à musique). »

Fouch : « Vous avez tord de ne pas vouloir profiter des premiers beaux jours : ce sont les plus agréables de l'année. »

Antoine avait finalement accepté la proposition des Fouch. Décidé à montrer de bonnes intentions il avait couvert Salvador de caresses ; ce dernier était trop content de l'aubaine de pouvoir enfin sauter à loisir sur lui et d'y répandre sa bave surabondante. Ils avaient ensuite commencé par discuter de choses et d'autres (le parc de la Pépinière, si agréable, le petit portail que les Fouch envisageaient d'installer sur le grillage de manière à pouvoir y accéder directement, etc.). Fouch : « J'ai compris votre allusion de tout à l'heure, quant au fait que mon épouse et moi-même n'avions pas à nous lever tôt. »

Antoine (hypocritement) : « Il n'y avait là aucun sarcasme, mais il est vrai que je cherche à comprendre. »

Fouch : « Le fait de pouvoir gagner deux salaires honnêtes tout en travaillant depuis la maison, en organisant notre emploi du temps à notre guise, est une grande réussite par rapport à ce que

nous attendions de la vie. Cela permet d'être autonome, de ne pas avoir de patron derrière soi en permanence ou de collègues. Seule la qualité du résultat compte : ces inimitiés naturelles qui peuvent naître parfois avec d'autres employés ou même des supérieurs, et qui rendent difficiles les conditions de travail, nous ne les connaissons pas ; ici nous ne craignons pas le harcèlement moral. Les avantages sont également de l'ordre du bien-être : moins de temps perdu, possibilité de s'occuper de la maison, d'être libre de s'habiller ou de ne pas s'habiller, de travailler assis ou couché, etc. Le progrès scientifique aujourd'hui tient souvent du gadget, mais je reconnais qu'internet aura été pour nous une vraie révolution.

- On dit aussi que travailler chez soi nous isolerait encore davantage les uns des autres.

- Evidemment. Toutefois, nous avons quand même une vie sociale, de vrais amis. Dans une entreprise on doit passer huit ou neuf heures, autant dire la plus grande partie de la journée, avec des gens que l'on n'a pas choisis. Rendez-vous compte !

- Il faut aussi pouvoir se supporter, pour un couple, à vivre toujours ensemble !

- Nous avons chacun notre bureau, dans des pièces séparées ; durant les heures de travail

nous ne nous fréquentons pas. Il est important d'avoir chacun son univers. »

Puis, Fouch exposa à Antoine sa grande idée, tandis que ce dernier lançait une balle à Salvador dans le jardin recouvert désormais d'une pellicule de poussière terreuse : « Mon épouse et moi-même sommes bien malgré nous des révolutionnaires ; pas dans le sens de casseurs de voitures, de syndicalistes ou de hippies, mais de manière plus discrète bien que, finalement, sans doute aussi plus radicale. Nous nous habillons comme tout le monde (j'ai horreur de ces individus qui veulent exhiber une pseudo-excentricité en se teignant les cheveux en rose). Nous acceptons les lois de la société, sans avoir la prétention de changer le monde mais simplement de ne pas suivre bêtement le troupeau, de nous créer nos propres valeurs. »

Antoine : « Quand on vous observe on a quand même le sentiment que vous êtes en marge. »

Fouch : « Il est exaspérant qu'ici-bas nous ne choisissions pas grand chose ; que presque tout nous soit imposé, entre les pressions familiales, l'idée que l'on nous donne de la réussite sociale ; la grande influence des mass medias qui nous martèlent l'esprit pour nous inculquer ce qui est dans

le coup ou ce qui ne l'est pas ; la télévision nous prévient : « Etre gros est une tare et l'on va vous aider à la rectifier ; consommer est ce qu'il y a de plus important à faire ; fumer est un crime ; vous écouterez la musique que l'on vous propose sinon vous serez un marginal, la chose la plus horrible qui puisse arriver à un être humain ». Dans les pays totalitaires on nous dit : « Fais ça, pense ça ou alors tu es mort » ; dans nos sociétés modernes on nous dit : « Fais ça, pense ça ou alors tu es un con » : la différence n'est au bout du compte pas si énorme. »

L'abus de calvados avait commencé à tourner la tête à Antoine. Une certitude : les Fouch étaient de bons vivants. Voilà comment, autour d'une bouteille Antoine était devenu l'ami des Fouch. Très vite ils s'étaient tutoyés et malgré son travail harassant Antoine (qui n'avait pas forcément beaucoup de relations stables) tâchait de passer depuis un maximun de temps avec eux certains soirs, pour boire, manger, jouer aux échecs. Salvador adopta l'appartement d'Antoine comme sa deuxième maison, réduisant du même coup à néant tous ses grands principes de célibataire : il dormait et bavait sur le canapé, fourrait son museau dans les fleurs, mangeait les restes en triant les morceaux sur le carrelage ; Antoine, allez savoir pour-

quoi, paraissait s'en ficher. Mme Fouch avait bien résumé la situation en riant : « Nous sommes devenus ta tribu, Antoine ! Ton identité ne se construit plus qu'à travers nous, tu cours un grand danger ! »

D

« Tu ne vas pas écrire un roman sur les Fouch ? s'agite mon épouse. Ces gens-là sont des partouzards ! »

Je suis en train de jouer avec ma fille qui pédale dans sa baignoire en faisant gicler de l'eau alentour. Nous habitons dans la même résidence que les Fouch ; souvent notre chien Murphy s'amuse dans le parc avec Salvador ; c'est un boxer mais à côté de lui il a l'air d'un caniche. Alice aime bien Salvador mais se méfie de ses maîtres à la réputation sulfureuse. J'imagine que les Fouch auraient souhaité que nous devenions amis, mais les réticences de ma femme à leur égard les avaient freinés dans leur élan.

« Aujourd'hui, continue-t-elle, Cassandra n'a que six mois. Un jour pourtant elle souhaitera lire tes livres. Tu imagines !

- Elle en rira, chérie, comme j'aurai ri en l'écrivant. Les Fouch sont une aubaine pour un romancier ; tout le monde se ressemble de plus en plus et c'est une vraie opportunité d'avoir sous la main des personnages aussi singuliers.

- N'importe quoi, mon amour, dans la vie

chaque cas est un cas !

- Voilà bien une idée reçue bien à la mode. On essaye de nous faire croire que même les nourrissons sont individualisés. Regarde notre fille : hormis qu'elle soit tout à fait unique en ce qu'elle me ressemble énormément, je la trouve parfaitement semblables aux autres bébés dans sa manière de se comporter. »

Soudain ma fille cesse de patauger ; son visage se crispe en un mélange d'effort physique et de concentration, comme celui d'un champion d'-haltérophilie et devient rouge cramoisi ; sa bouche émet de petits bruits rythmant la poussée. Le fond du siège dans lequel elle est installée appuie légèrement contre son sphincter : la crotte glisse tout le long tel un ver ondulant vers la surface.

« Chérie, paniqué-je, elle a fait dans la baignoire !

- Ne t'inquiète pas, réplique Alice, tous les bébés font ça. » Puis elle sort Cassandra de la baignoire et l'enveloppe dans une serviette de bain avant de l'emporter vers la table à langer.

Depuis sa naissance, je m'extasie devant ma fille, comme tous les pères contemporains ; pourtant, à en croire Montaigne, les nourrissons n'étaient à son époque que des *masses informes* dont il fallait faire des adultes à grands coups

d'éducation. Cette simple constatation me fait prendre conscience de la puissance des modes : l'influence de l'esprit du temps est si forte qu'elle nous atteint presque physiologiquement. Où se trouve la vérité naturelle de l'homme ? Quand il considère son bébé comme une *masse informe,* ou lorsque ce dernier le rend gaga ? Car dans les deux cas il est très sincère. Un autre exemple : fût un temps où dans la haute société il était de bon ton pour une dame de s'évanouir quand une émotion forte la touchait. Les femmes s'écroulaient donc régulièrement (et au sens propre, il fallait vraiment les réanimer). Aujourd'hui, une femme qui s'écroulerait pour une broutille passerait pour une gnognote ; du coup elles ne tombent plus. Existe-t-il des réactions naturelles à l'homme qui seraient étouffées par la coutume ? Ou bien, l'homme n'aurait-il pas de nature du tout ?

« Chérie, déclaré-je à ma femme après l'avoir suivie dans la chambre de la petite, j'ai décidé de m'atteler à ce roman.

- Eh bien soit, de toute manière tu n'en fait toujours qu'à ta tête ! Attrape Winnie the Pooe ; tu sais bien qu'elle aime jouer avec un nounours pendant que je la change ! »

E

Déjà, se dit Antoine, il faut commencer par subir l'autorité du réveil. Le réveil est la première faille dans le système. Le réveil PROUVE, d'emblée, la faillite du système puisqu'il est contre nature : il nous oblige à nous réveiller alors que notre organisme aurait préféré se reposer plus longtemps. Antoine se dit que, si le système était viable, conforme à notre nature, nous n'aurions pas besoin de réveil ; d'emblée, un système qui a nécessité l'invention du réveil ne peut pas nous convenir. CQFD.

Antoine prit son petit déjeuner, en repensant à la proposition indécente que Fouch venait de lui faire la veille. Il se réprimandait : « Arrête d'imaginer à quoi cela va ressembler, sinon tu ne vas rien sortir de bon aujourd'hui. » Ensuite il se doucha, se rasa en écoutant les informations accablantes du printemps : un terrible carambolage de jet-skis venait de faire cinquante morts sur la côte normande ; des promeneurs sur la plage, horrifiés, avait vu voler des morceaux de pilote dans le ciel, certains à moitié calcinés par la désintégration de leur bolide.

Antoine s'empara de son attaché-case et fonça vers le garage sous-terrain où l'attendait sa voiture. Il rencontra une voisine, Nathalie, perpétuellement pressée, toujours en retard partout, traînant au sens propre sa fillette de quatre ans pour la conduire à l'école. Pauvre gamine. Trimbalée dans tous les sens. La R19 vétuste des Fouch était garée à côté de la BMW Z3 d'Antoine ; elle ne payait pas de mine mais ils n'en avaient cure. Comme tous les matins, Antoine pensa à ses amis encore en train de dormir.

Il mit le contact, vrombissement pour écourter le temps de chauffe et accéléra.

Premier carrefour. Premier embouteillage. Antoine dut renforcer sa vigilance, afin d'anticiper les mauvaises réactions que pouvaient avoir à tout moment les autres conducteurs aussi énervés que lui. Quelques coups de klaxons, quelques jurons mais ça allait, le matin ce n'était rien à côté du soir. Pourquoi devons-nous tous partir au travail en même temps ? se demandait-il. Cela ne sert qu'à nous faire prendre conscience à quel point nous sommes trop nombreux ; nous nous marchons dessus, tout a été méticuleusement organisé, dirait-on, par le gouvernement pour que nous ayons l'air d'un vaste troupeau de moutons enragés.

Après trois quarts d'heure enfin, il parvint à son travail. Inutile de décrire son entreprise, désespérément identique à toutes les autres. Antoine devait affronter les mêmes têtes à gifles depuis dix ans. Ici la haine était plus insidieuse, elle se construisait patiemment, c'était une mayonnaise qui montait, montait, et qui ne ratait jamais grâce à ce liant d'une fiabilité indestructible : l'hypocrisie ; ajoutez les conversations banales et répétitives, cette vanité écoeurante des collègues qui vous expliquaient combien leur progéniture était admirable, nul besoin d'en rajouter : il fallait être une sorte de surhomme pour ne pas y étouffer. Antoine n'était pas le plus mal loti : il avait la chance d'être quelquefois en déplacement.

D'un point de vue strictement physiologique, le moment le plus contre nature de la journée est le début d'après-midi, l'heure où dans une société viable, dirait Fouch, l'homme aurait la possibilité de faire la sieste. Une dure épreuve pour Antoine : c'était aussi le plus souvent l'heure des réunions.

Enfin le soir, Antoine se réengouffrait dans les embouteillages et là, la fatigue et les frustrations emmagasinées au cours de la journée explosant pour de bon, cela devenait une guerre sans merci : coups de klaxon, insultes, gestes obscènes,

accrochages, feux rouges grillés, carrefours bloqués volontairement, visages crispés derrière les volants, mobylettes pétaradantes des adolescents. Aujourd'hui fut un peu exceptionnel tout de même, Antoine ayant été le témoin d'un accident incroyable : un conducteur ulcéré et dans un grand esprit de compétition accéléra sur un rond-point afin d'empêcher un autre de s'y engager ; hélas, ce dernier aussi enragé que lui accéléra simultanément ; le résultat assez amusant fut que la Mercedes du conducteur, percutée sur le flanc droit fit un tonneau avant de se retrouver les quatre fers en l'air sur le rond-point, copieusement arrosée par le somptueux jet-d'eau ; la voiture percutante, quant à elle explosa, calcinant le chauffeur qui ne réussit pas à s'en extraire à temps pour aller éteindre son corps transformé en lampe-torche. Ce même soir, le pauvre Antoine vit aussi trois chiens abandonnés, dont un (un magnifique petit Yorkshire) écrasé comme une crêpe sur le périphérique. Pauvres bêtes, se dit Antoine : avec autant de vertus, comment Dieu a-t-il pu les faire exister sur la même planète que nous ? Ils ne sont pas armés pour affronter cette jungle infernale. Un jour, Fouch avait dit à Antoine : « Je me sens chien moi-même. Je vis selon trois ou quatre principes de base dans un monde trop agressif ; trop de problèmes posés par

les autres. Je préfère rester cloîtré dans mon trou à rat avec ma femme et Salvador, me replier sur moi-même en espérant que rien ne viendra m'y rompre les os. »

F

Ce soir-là, comme souvent, Antoine décida, selon ses propres termes, de « s'enfermer dans sa bulle. » Il habitait dans un T3 spatieux, correctement tenu (faisant ainsi exception à la règle générale des célibataires) ; l'autre particularité en étant la décoration, qui voulait évoquer l'évasion, le rêve : affiches illustrant C*inq semaines en ballon* de Jules Verne et autres V*ingt mille lieues sous les mers ;* éventails géants accrochés au mur représentant des fonds sous-marins. « J'envie le capitaine Némo, m'apprit-t-il un jour ; sa tranquillité, son exil ; sa misanthropie. Cet appartement quelquefois devient mon Nautilus. »

Antoine commença par s'immerger dans un bain, non sans avoir omis de lancer le CD de Jean-Michel Jarre : *En attendant Cousteau.* Cette musique électronique censée rappeler l'univers des profondeurs océaniques, associée aux contours de la baignoire turquoise l'emportait vers des horizons lointains ; en cela Antoine me rappelle le Des Esseintes de Huysmans qui s'entourait de symboles pour imaginer sa propre réalité.

Après le bain, c'était le pyjama et le coup de téléphone à Tutti Pizza (ultime contact avec le monde laid) pour se faire livrer sa *Nordique* adorée, aux alentours de 21 heures, comme de coutume. Ensuite il se frotta les mains et s'allongea sur le canapé, sans allumer la télévision. Pourquoi, se demanda-t-il, est-ce que je ressens cette vacuité en moi depuis quelque temps ? J'ai à peu près tout ce qu'il me faut : un emploi grassement payé bien qu'un peu accaparant, une belle voiture ; je fais parfois l'amour avec des filles plus que jolies et qui me trouvent mignons. Serait-ce l'âge ? Je ne me sens plus heureux comme il y a encore quelques mois. Bon, bon, pas de désespérance existentielle, mettons le DVD des *Mystérieuses Cités d'Or.*

Les Mystérieuses Cités d'Or : ce dessin animé des années 80 rappelait à Antoine son adolescence. Il éprouvait aussi une immense nostalgie par rapport à cette époque ; le fait de s'y replonger grâce aux *Cités d'Or* lui donnait une illusion de cohésion, de continuité de son moi. Voilà peut-être ce qui me manque, se dit-il : une certaine stabilité affective.

(NB : Antoine me paraît quand même contradictoire : d'un côté, en tant qu'ingénieur commercial le contact avec les autres est une

condition de sa réussite, de l'autre il envie le capitaine Némo ! Voilà bien toute la complexité de l'-homme ; à moins que la vérité ne soit plus abordable : si, aux yeux de son entourage, Antoine semble en accord avec l'être (il est même assez typique : le jeune cadre dynamique aimant bien frimer le reste du temps avec sa BMW Z3 et de jolies filles), peut-être au fond son essence est-elle ailleurs. Antoine avait un ami au lycée, ils étaient comme deux frères, inséparables (mais ils devaient se perdre de vue par la suite) ; ils sont allés ensemble à l'université, ont obtenu les mêmes diplômes avant d'intégrer tous deux l'Ecole Nationale Supérieure du Commerce de Toulouse. Antoine ne s'était pas posé trop de questions. Etait-il réellement fait pour cette carrière ? Son enfermement dans son Nautilus le soir ne serait-il pas le contrepoint hystérique à une nature refoulée pendant le reste de la journée ?)

G

La *Nordique* arriva à l'heure ; le livreur reçut son pourboire habituel. Antoine posa la pizza sur la table basse devant le canapé, déjà prête à s'offrir (pré-découpée en huit parts). Il saisit la télécommande du DVD (il en était environ à la moitié de l'intégrale) ; à l'instant précis où il appuyait sur le bouton *Play,* il entendit quelqu'un crier (il avait laissé la porte-fenêtre ouverte) : « Je suis le vengeur solitaire ! », avant de voir passer une ombre furtive et d'entendre un bruit sourd : Antoine en était sûr, quelqu'un venait de faire une chute de plusieurs étages. Il se précipita sur le balcon et vit effectivement le vieil homme du troisième, gisant démantibulé dans le jardin des Fouch et reniflé de la tête aux pieds par un Salvador intrigué par cet OVNI qui venait d'atterrir sur son domaine.

Les pompiers arrivèrent dix minutes plus tard, prévenus sans doute par les Fouch : le vieux était mort. L'événement créa un attroupement devant le petit jardin parmi les derniers promeneurs du parc de la Pépinière ; les voisins du dessus mirent le nez à leur fenêtre pour observer ce qui se

passait ; habitant de l'autre côté de la résidence, je ne vis rien moi-même. Antoine demanda à Fouch depuis son balcon ce qui avait bien pu arriver à ce voisin si gentil du peu qu'il le connaissait.

« Nous n'en savons rien. Apparemment il s'agirait d'un suicide. »

Les gendarmes enfoncèrent la porte de son appartement, n'y trouvèrent aucun indice. Cet homme vivait seul depuis la mort de sa femme ; il avait soixante-dix ans et trois enfants dispersés aux quatre coins de France, qui ne lui rendaient jamais visite, l'appelaient une ou deux fois par an (vie trop prenante, mille choses à faire). Il avait crié « Je suis le vengeur solitaire » d'une voix chevrotante avant de se précipiter dans le vide ; impossible d'en connaître la signification : la solitude crée de ces mondes intérieurs psychotiques.

Le corps fut rapidement recouvert et emporté à la morgue (peut-être allait-on procéder à une autopsie).

La situation de ce vieux n'avait rien d'extraordinaire ; c'était le quotidien de milliers d'entre eux : leurs enfants les abandonnent, ne vont plus se recueillir sur leur tombe ; en un mot : le cas de monsieur Toposky était typique, comme dans sa partie celui d'Antoine (rapprochement envisageable dans le roman). Deux types représentatifs

de notre société : le vieux vivant dans la solitude et le jeune cadre dynamique.

(Le 29 Mai 2005, nous avons voté par référendum sur un projet de constitution européenne. Je suis toujours surpris de lire ces textes prétendant définir un cadre politique, idéologique, économique, social, et qui n'abordent jamais l'aspect identitaire du système qu'ils envisagent. Chaque société, comme nous le savons depuis Balzac, crée ses propres types. Envisager la viabilité économique d'un pays est une chose ; mettre en place une protection sociale dont ont le droit de profiter ses habitants en est une meilleure encore ; analyser la compatibilité des types créés par cette société avec la nature humaine me paraîtrait en revanche tout aussi fondamental. Quand un type n'est pas approprié, il s'agirait de pouvoir compenser son manque d'authenticité. Une constatation s'impose : nos civilisations post-industrielles n'ont plus rien à voir avec les sociétés primitives : tribus éclatées, incertitude de l'avenir, individualisme outré, instabilité du moi, etc. Si les pygmées connaissaient la psychiatrie, la psychologie ou la psychanalyse (qui toutes soignent finalement les maladies de l'identité), en auraient-ils besoin comme les occidentaux pour savoir qui ils sont ? Le type représenté par

Antoine (une vie consacrée au travail, être sous pression, difficulté à assumer une éventuelle vie privée) ; celui représenté par le vieux (solitude, éclatement du moi, impression de vacuité à la fin d'une vie pourtant bien remplie), pourraient sembler assez contre nature. Nous possédons à coup sûr deux avantages conséquents sur les pygmées : notre confort matériel et notre liberté identitaire (le pygmée vit de telle manière, il n'a pas le choix) ; en revanche, qu'avons nous fait de cette chance ? Voilà qui explique mon intérêt pour les Fouch : ils pourraient m'apporter peut-être, sinon une certaine compréhension de ce monde dispersé, du moins le moyen d'y voir un peu plus clair. Poursuivre l'expérience)

H

Antoine dormit mal cette nuit-là (et le vieux n'y était pour rien, ni la pizza qu'il dut finalement manger froide) : les petits seins de Mme Fouch dansèrent dans sa tête jusqu'à trois heures du matin ; il dut finalement se masturber pour s'endormir. Le lendemain, au travail, il avait toujours l'esprit à ce qui l'attendait et son rendement frisa le zéro absolu ; ses collègues durent lui répéter les choses, lui demandèrent s'il avait des soucis : « Non, non, pas de soucis merci », répondait-il.

A dix-neuf heures enfin, Antoine descendit chez les Fouch après avoir pris une douche et s'être habillé correctement (comme s'il se fût agi sans doute d'un club échangiste). C'est Mme Fouch qui l'accueillit, une mini-jupe noire plus que légère et un chemisier rouge au décolleté abyssal pour tous vêtements.

Fouch : « Salut Antoine ! Tu connais déjà Amélie, ta voisine de palier ? Elle est venue faire la fête avec nous. »

Amélie : une grande fille incroyablement sexy, brune, de celles que l'on voit à longueur de journée, se dit Antoine, dans les spots publici-

taires. Ses relations avec elle s'étaient confinées jusque là aux seuls bonjours-bonsoirs qui sont le B-A-BA des bonnes relations de voisinage ; et voilà qu'aujourd'hui ils allaient probablement faire l'amour !

Antoine (en essayant de jouer au vieil habitué mais trahi par un bizarre étranglement du gosier) : « Vous aimez les parties coquines, Amélie ? »

Amélie : « Je ne connais pas ; je me dois d'apprendre pour mettre toutes les chances de mon côté.

- Pardon ?

- Amélie, pouffa Fouch, prépare la Star'Académy.

- Ah, c'est pour ça que l'on vous entend chanter toute la journée ?

- Oui ; officiellement je suis étudiante, mais j'ai plus d'ambition. »

Ils s'installèrent sur le canapé ; l'apéritif était déjà servi. Pas facile pour Antoine de parler de la pluie et du beau temps en sachant que bientôt la soirée aboutirait à une partouze ; Amélie d'ailleurs était dans le même état d'esprit. Au bout d'un moment il fit part de sa gêne à Fouch.

« Tranquille, Antoine. Il ne s'agit là que d'un jeu et il faut le prendre comme tel. C'est le

principe de base. Demain, nous reprendrons notre vie comme si rien ne s'était passé, rien n'aura changé entre nous. Tout le monde fait ce genre de fantasmes, la différence étant que nous avons trouvé un moyen de les assouvir sans tomber pour autant dans le vice ; tout ça reste très sain ; le plus important, c'est le contrat.

- Quel contrat, demanda Antoine ?

- Ben oui, ajouta Amélie, quel contrat ?

- Primo, répondit Mme Fouch, ne pas faire ça souvent ; pour ce qui nous concerne, nous ne dépassons jamais six fois par an ; secundo, il s'agit d'un extra que tu t'accordes parfois pour mettre du piquant dans ta vie, rien de plus ; lorsque tu te réveilles le lendemain, que tu regardes le paysage à la lumière du jour tout en buvant ton café sur la terrasse, tu te dis que rien ne vaut la vie à deux avec ton mari ; c'est paradoxal mais c'est ainsi : après une telle expérience, non seulement tu t'épanouis sexuellement sur l'instant mais tu retrouves ensuite ta routine avec plus de bonheur encore. Et tu n'as plus envie de recommencer, tu désires ton homme comme jamais.

- Tu pourrais pas m'expliquer le déroulement du jeu ? fit Antoine déjà un peu plus détendu après ces propos.

- Ben oui, dit Amélie, en quoi ça consiste,

au juste ?

- On commence par de petits défis érotiques inscrits sur des bouts de papier tirés au sort ; une corbeille, puis une autre avec des préliminaires plus osés ; ainsi, nous nous excitons tranquillement avant de passer aux choses sérieuses.

- C'est tout de même assez tentant ! » s'enthousiasma Amélie qui en était à son quatrième verre de gin-tonic.

Antoine n'allait pas la démentir : son bas-ventre commençait à le démanger sérieusement. Je pourrais tout raconter dans le moindre détail (car Antoine, à moi, n'a rien caché), mais là ne sera pas mon but en écrivant *La Sagesse des Fouch* que de faire de la pornographie facile. Je révèlerai seulement qu'après la première corbeille (strip-tease intégraux, embrasser une telle sur la bouche, toucher les seins, etc.), ils passèrent à la seconde : masturbations, fellations, cunnilingus, etc. ; enfin Antoine, devant Salvador manifestement blasé qui ronflait sur son fauteuil, prit Amélie dans telle position, Mme Fouch dans telle autre et vice versa, vrai tourbillon de sensations rythmé par les « Oui » « Oui » hystériques de l'apprentie chanteuse et finalement, il obtint tout, absolument tout de Mme Fouch sous les yeux de son mari. Soirée inoubliable dans sa triste routine. Je finirai

sans doute le chapitre en reparlant des Fouch car, si les partenaires trouvaient leur compte dans ces parties fines, ils comprenaient assez vite que les Fouch les utilisaient pour leur propre plaisir, presque en tout égoïsme. « Ils décidaient de tout, nous n’étions, m’apprit Antoine, que leurs instruments, le plus étonnant étant leur complicité, la manière qu'ils avaient de s'exciter mutuellement. »

Mme Fouch : « Est-ce que ça t’a plu, Amélie ? »

Amélie : « Oh oui ! D’ailleurs j’aurais aimé proposer à Antoine de devenir mon professeur de sexe. J’ai besoin de m’améliorer avant le prochain casting. »

Antoine : « Euh... Eh bien, pas de problème Amélie. »

(A voir : La sexualité comme exemple de ce que Fouch appelle sa *théorie de l'évidence*, caractéristique me semble-t-il de leur sagesse. La fidélité sentimentale est souhaitée, en raison de cette recherche d'une constance du moi qui serait l'objectif suprême ; mais par ailleurs l'homme aurait intrinsèquement besoin, selon eux, de changer parfois de partenaire pour s'épanouir sexuellement dans la durée. Le compromis *évident*

étant par conséquent l'échangisme, puisqu'il permettrait de satisfaire ce besoin tout en ne constituant pas une trahison du couple. Théorie de l'évidence opposée ici à l'éthique judéo-chrétienne)

I

Le *Café des Arènes* était l'un des petits commerces longeant le côté rue de la résidence où nous vivions ; un salon de coiffure, une boulangerie et une agence immobiliaire finissaient de constituer ce centre commercial, coupé en deux moitiés par l'entrée de l'immeuble.

Les Fouch étaient des habitués du *Café des Arènes*. Pablo, le tenancier, était un personnage haut en couleur. Des tableaux de corridas ou de danseuses de flamenco ornaient les murs, stéréotypes ibériques dont Fouch s'accommodait : « La convivialité des Espagnols manque en France, avait-il dit un jour à Antoine. Ici tu bois une bière ou deux, tu manges des tapas, tu fumes, tu rencontres les gens du quartier ; entre le parc de la Pépinière, les supermarchés à proximité et un café comme celui-ci, tous les ingrédients sont là pour favoriser une certaine ambiance villageoise qui m'est indispensable, tout autant que le *farniente.* »

Antoine, comme quelquefois lorsqu'il ne rentrait pas trop tard de son travail, y partagea un moment avec ses amis ; ce soir-là, les discussions

sur le suicide du vieux allaient bon train : « J'ai appelé mes parents hier au soir, dit-il. Un jour l'un des deux va mourir et l'autre sera tout à fait seul. Mais comment faire ? Le peu de temps qui me reste je n'ai pas envie de le passer avec eux. Crois-tu que nous soyons ignobles à ce point ?

- Non, répondit Fouch. C'est la vie qui veut ça : on se crée une tribu de substitution là où l'on habite, c'est plus simple. Du coup, comme les enfants de ce pauvre vieux, certains en arrivent même à se détacher complètement de leur famille. Tout cela n'est sans doute pas très naturel mais c'est un fait.

- Moi, ajouta Jojo qui buvait souvent un coup avec les Fouch, ma tribu est ici désormais. »

Jojo était l'un des piliers du *Café des Arènes*. Il avait soixante-cinq ans, ne voyait plus ses enfants avec lesquels il était fâché ; en outre, il était divorcé d'avec sa femme.

« On choisit pas sa famille, continua-t-il en se resservant un verre. Mais on choisit ses amis et sa façon de vivre, quand on est seul ; si je le souhaite, personne ne m'en voudra de m'enfiler cette bouteille de Ricard ou mon paquet de Gitanes.

- C'est sûr, dit Pablo en riant. Tout le monde n'a pas la liberté de boire sa retraite !

- Tu passes ta vie, ajouta Jojo, à essayer de

lui donner un sens et à la fin tu comprends qu'il n'y a rien à faire : elle reste absurde malgré tes efforts ; t'as une femme, tu bosses, tu fais des gosses et puis tout barre en couilles et tu te retrouves seul. Il n'y a plus que les clopes et la boisson pour te rester fidèles.

- Cela, dit Fouch tout en sirotant sa bière agrémentée de tapas d'anchois, me fait penser à ce que je considère comme le grand paradoxe d'Epicure : d'un côté il préconise de ne pas se marier, de ne pas avoir d'enfants, de satisfaire simplement ses petits besoins quotidiens pour ne dépendre de personne et pour ne pas prendre le risque d'être malheureux ; mais d'un autre côté (et ça c'est moi qui le dit), tu n'as aucune chance de donner un sens à ta vie en vivant de la sorte ; tu ne peux te construire qu'à travers les autres, ton moi ne peut se constituer que par des éléments extérieurs (femme, enfants, oeuvres d'art, capital, etc.) ; intrinsèquement, tu es vide ; en conclusion : si tu essayes de te construire véritablement une identité, tu prends le risque d'être malheureux ; mais si tu veux te protéger tu es malheureux de toute façon. Voilà ce que j'appelle l'ironie du sort. »

Un long silence suivit dans le *Café des Arènes*. Fouch but une longue gorgée de sa bière, Antoine contemplait son pastis en pensant au petit

cul d'Amélie tandis que Jojo se versait un autre verre. Mme Fouch ne faisait rien et Pablo partit rincer de la vaisselle.

« Quand je pense à ce pauvre vieux, dit enfin Mme Fouch. C'est peut-être le grand problème de notre société : l'âge le plus important pour un être humain c'est la vieillesse, dont elle ne tient pas compte. Tu peux poursuivre des chimères quand tu es jeune, passer beaucoup de temps à ton travail, t'amuser à faire des gosses sans avoir le temps de t'en occuper, divorcer, avoir une vie stressante et déséquilibrée ; te défouler en boîte de nuit ; ne rien construire. Mais dans quel état alors parviendras-tu à la vieillesse ? Je crains que beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui ne fassent de sales vieux. Ils n'ont pas conscience qu'un jour ils seront près de mourir. Autrefois les jeunes cohabitaient avec les personnes âgées, ils avaient l'occasion de penser à la vieillesse. Voilà ce que j'enseignerai à mes enfants : tu as la chance aujourd'hui de pouvoir mener une vie exaltante, mais tiens compte du fait qu'un jour tu seras vieux ; à cet âge, ton bonheur dépendra de ce que tu auras semé dans ta jeunesse. Vivre, c'est d'abord apprendre à vieillir. »

Un autre silence suivit, plus interminable encore que le premier ; les conversations de comptoir ont parfois de ces profondeurs philosophiques.

Jojo en était à son dizième verre de Ricard (Fouch s'amusait à les compter parce qu'à partir du onzième, généralement, Jojo était vraiment saôul et pouvait devenir désagréable).

J

Pablo, à cet instant, reçut la visite de son voisin le boulanger. Cet homme bedonnant était connu dans son milieu : il possédait six ou sept boulangeries-pâtisseries à Toulouse ; parti de rien il était aujourd'hui richissime. Diversifiant ses activités il avait même monté plusieurs pizzérias, détenait des parts dans certaines entreprises régionales ; à son niveau c'était une sorte de nabab, se glorifiant de n'avoir pas fait d'études.

« Tu as vu, dit-il à Pablo en pénétrant dans le *Café des Arènes*, j'ai mis des tréteaux sur l'emplacement *Livraisons* ; cette conne ne pourra plus s'y garer. »

Depuis quelques jours le boulanger avait fort à faire avec Nathalie, la voisine toujours pressée qui laissait là sa Twingo en catastrophe le temps de déposer sa fille à la baby-sitter avant de repartir à une réunion ou un cours de gymnastique. Le boulanger ne recevait aucune livraison le soir, mais il ne supportait pas que l'on se gare sur cette place réservée ; lui, ne se gênait pas pour ranger sa gigantesque Mercedes devant le *Café des Arènes* afin de laisser davantage de places libres devant

son magasin.

« Tiens, d'ailleurs il fallait que je te vois aussi, Pablo. Evite de laisser ton container du côté de l'entrée du parking : quand mes gars arrivent à trois heures du matin ça les empêche de rentrer. J'ai ouvert ce magasin il y a peu, je fourre un peu mon nez partout mais c'est comme ça qu'on réussit.

- Si ça peut te rendre heureux, répondit Pablo le philosophe.

- Merci, mon petit, dit le boulanger avant de retourner à ses occupations.

- Ce type est incroyable, affirma Pablo. Il arrive ici à trois heures du matin, il repart l'après-midi le temps de faire une sieste et il revient le soir pour embêter son monde et surveiller son personnel. C'est un drogué du travail. A croire qu'il n'est pas bien dans sa famille.

- Comment est-ce possible, demanda Mme Fouch, d'être à la fois aussi abruti et aussi riche ? »

Sur ce arriva Nathalie qui arrêta sa Twingo à côté de l'emplacement *Livraisons*, non sans avoir allumé ses feux de détresse ; sa fille ouvrit la portière et enleva les tréteaux. Nathalie entreprit son créneau habituel. Immédiatement (car chaque soir il pistait la mère célibataire), le boulanger sortit en furie de son magasin.

« Non mais c'est pas possible, vous me faites chier ! Cette place est pour les livraisons, vous n'avez pas le droit de vous y garer ; vous avez un sacré culot d'oser me provoquer !

- Ecoutez, monsieur, je ne reste là que cinq minutes. Je suis pressée, fichez-moi la paix ! Je vis seule avec ma fille, je dois me débrouiller, vous vous rendez compte comme c'est difficile, je travaille comme une folle alors j'aimerais avoir un peu de tranquillité en rentrant chez moi. Ne me gonflez pas, c'est pas le jour ! »

Le boulanger avait fort à faire. Avouons-le : Nathalie avait un caractère de cochon. Une jolie femme, incontestablement, mais invivable, perpétuellement sur les nerfs ; elle avait des problèmes avec tous ses voisins : elle ne supportait pas le moindre bruit le soir, pas la moindre odeur. Rien. Incapacité totale à vivre en collectivité. Nathalie voulait tout : son emploi de cadre moyen accaparant, entretenir son corps parfait dans des salles de gym, s'occuper de sa fille autant que possible ; hélas, cette dernière pâtissait le plus souvent de l'énergie de sa mère, qui en demandait trop et n'était pas en mesure d'assumer autant d'activités. Natacha passait son temps à l'école, puis auprès d'une baby-sitter la moitié de ses soirées ; elles ne profitaient l'une de l'autre que les week-end, quand

Nathalie n'était pas en séminaire. Ces deux-là (le boulanger homme d'affaires sûr de lui et la mère célibataire ulcérée d'obligations) s'étaient bien trouvés.

Pablo s'amusait à les voir se disputer. Cela se terminait toujours par des insultes ; mais ce soir-là le boulanger passa les bornes. Il s'écria :

« Salope ! Je vais t'apprendre les bonnes manières, moi ! Je vais pas me laisser marcher sur les pieds par une putain ! Tu dois te faire culbuter par tous tes supérieurs, ils ont bien raison d'en profiter, t'es sacrément bonne ! D'ailleurs moi-même j'en ai bien envie. Allez viens là, coquine, je te jure qu'en échange je t'embêterai plus avec cette histoire de place ! » Natacha (quatre ans, la pauvre) se mit à pleurer de peur.

« Espèce de gros mal-baisé sans couilles, cria Nathalie, comment osez-vous parler comme ça devant ma fille ? Je vais vous coller un procès pour attentat à la pudeur, sale con ! J'ai des témoins, à commencer par vos propres clients ! »

Puis Nathalie prit Natacha par la main et l'entraîna vers chez elle en vociférant des injures à l'encontre du boulanger.

« Il a quand même exagéré, dit Mme Fouch ; cet homme est vraiment le pire des abrutis. »

Jojo prit la parole (la bouche empâtée d'alcool) :

« Je vais me procurer une carabine et tirer à vue sur tous les ânes de la terre. A commencer par ma femme et mes gosses. Ensuite je m'occuperai du boulanger. Le temps de dessoûler un peu et en avant !

- Jojo, dit Pablo, ne recommence pas à dire des bêtises.

- Le boulanger me paraît être un imbécile en effet, dit Fouch à sa femme. Cet individu confirme ma théorie selon laquelle la richesse et l'intelligence ne seraient pas corrélatives : on ne devient pas un homme d'affaires grâce à son intelligence ; on devient riche grâce à une certaine propension à l'aventure, au peu de scrupules et au fait d'être malin. Surtout, le plus souvent, à une ambition résultant d'une nécessité revancharde.

- Allons, rétorqua Antoine, beaucoup de milliardaires sortent des grandes écoles !

- Ils ne sont pas devenus milliardaires grâce à leur diplôme, Antoine, ils s'en sont servis probablement mais pour assouvir d'autres ambitions. Nombre de riches en tous les cas se font une fierté de clamer haut et fort qu'ils n'ont pas fait d'études. Pour ce qui est de ce boulanger je le soupçonne d'avoir été un cancre irrécupérable, humilié

dans sa classe, vaniteux, et trop fier aujourd'hui de pouvoir affirmer (car je t'assure qu'il le pense) que l'école ne sert à rien. Même au niveau des multinationales, certains aiment à suggérer cette idée. Je me souviens d'un grand industriel participant à un test du QI sur M6 ; à la fin de l'émission, on lui a fait remarquer sa non réussite : « Oui, a-t-il rétorqué, mais j'avais fait le pari que ma voisine ici présente aurait le meilleur QI parmi les personnalités. Je viens de gagner 100 euros ! Je ne suis pas le plus intelligent mais j'ai été le plus malin » ; tout cela dit sur un ton goguenard et devant des millions de téléspectateurs. Comment se peut-il qu'un homme puisse oser révéler à la terre entière qu'il a à peu près le QI d'une huître ? C'est à mon avis symptômatique de notre société. La reconnaissance aujourd'hui, c'est l'argent ; or, comme le fait de gagner beaucoup d'argent ne dépend pas du fait d'être intelligent (ce dont les riches, souvent, aiment à se vanter), l'instruction est une valeur en baisse. Notre société nous dit : dans la vie il faut gagner des sous, s'amuser, profiter des produits du supermarché, surtout ne pas penser (au risque de passer pour quelqu'un de ringard).

- Pourtant, rétorqua Antoine, l'école n'est pas tout ; de grands artistes ou même Einstein était de piètres élèves.

- C'est vrai. Je parle de ce que représente l'école ; autrefois, des industriels réussissaient aussi sans elle, mais il était important pour eux de savoir écrire, d'avoir de la culture et d'en donner une bonne à leurs enfants. Les choses bougent insidieusement, aujourd'hui, mine de rien il est de bon ton de rabaisser l'instruction, qui ne servirait à rien. Les profs, les instituteurs ne sont plus considérés comme ils ont pu l'être.

- J'ai une anecdote amusante à ce sujet, dit Mme Fouch. Lorsque j'étais étudiante, j'avais un module pédagogique à passer (à l'époque je souhaitais me présenter au CAPES). Une intervenante nous a donné un cours, elle était la principale d'un collège dont l'un des élèves était particulièrement mauvais et indiscipliné. A la demande de ses collègues, et soucieuse de l'avenir de cet enfant, elle a décidé de convoquer les parents pour tenter de les mettre en face de leurs responsabilités. Le père s'est présenté au rendez-vous, dans son bureau au rez-de-chaussée, en costume cravate, sapé comme un ministre. Madame Lefèvre (c'était le nom de cette pauvre femme) expliqua à cet homme combien son gamin prenait de risques à ne rien faire à l'école ; qu'en outre il était indiscipliné et prenait un malin plaisir à se faire remarquer. « Ecoutez, madame, lui répondit le père, à l'école

on m'a toujours répété que j'étais un bon à rien et un sale gosse ; que je serais rejeté par la société si je continuais sur cette voie. Comme mon digne fils aujourd'hui. Regardez un peu par cette fenêtre. Venez, levez-vous. Vous voyez le parking. Dites-moi quelle est la plus belle voiture à s'y trouver ?

- Incontestablement, affirma Mme Lefèvre, la BMW bleu-métallisé.

- Elle est à moi ; en fait il s'agit d'une Mercedes mais qu'importe (vous êtes une femme et il est normal que vous n'y connaissiez rien). Vous même, vous croulez d'instruction ; quelle est votre voiture ? »

Mme Lefèvre répondit qu'elle venait au collège avec les transports en commun, n'osant pas désigner sa petite Golf perdue parmi tant d'autres véhicules ; à cet instant elle prit conscience du décalage entre les valeurs de notre société et celles de l'école. Peu importait que ce garçon fût stupide et indiscipliné, mais seulement qu'il pût s'offrir une voiture aussi pimpante que celle de son père.

- Cette anecdote est certes frappante, dit Antoine ; j'imagine bien notre boulanger tenir ce genre de propos. Mais l'intelligence me paraît considérée encore dans certains milieux. Dans les entreprises high-tech le niveau scientifique est une valeur.

- Ce n'est pas, dit Fouch, ton niveau d'études qui fera ta valeur aux yeux de la société : c'est la vie que tu pourras t'offrir éventuellement avec ; ce qui impressionne les filles, Antoine, ce n'est pas ton diplôme d'ingénieur mais ta BMW Z3.

- Mais c'est grâce à mon diplôme que j'ai pu me la payer.

- L'intelligence peut encore servir, heureusement, bien qu'elle ne soit plus qu'un moyen parmi d'autres ; de même pour un chanteur, ce ne sont pas ses chansons que les gens admirent, mais ce qu'il y a autour (télévision, fortune, scènes de concert gigantesques, etc.). Un gars peut s'époumoner tous les soirs dans de petits bars, il ne sera jamais considéré comme un artiste de génie ; fais-le passer à la télé avec les mêmes chansons, fais-lui gagner des millions et il sera adulé, affiché dans les chambres d'adolescents. Ta valeur ici-bas ne dépend que de ton pouvoir d'achat et de l'importance de ton moi. Là est à mon sens le noeud du problème et je crains pour nos enfants qu'ils ne deviennent des crétins dégénérés.

- Mes gosses, déclara Jojo en louchant sur son quinzième Ricard, sont déjà des crétins dégénérés. »

Fouch : « J'essaye pour ma part d'appliquer

à l'échelle individuelle la thèse de ces économistes français contemporains, comme quoi la seule chance de sauver le capitalisme au XXIème siècle serait d'éviter le libéralisme, et de changer d'état d'esprit pour passer du « toujours plus consommer » au « mieux-être ». Tel est mon rapport à l'argent : en gagner assez pour ne pas avoir à y penser avec inquiétude et faire face aux aléas de la vie ; mais pour le reste, privilégier la recherche du bonheur qui passe d'abord par un équilibre existentiel au quotidien. La réussite professionnelle ne peut pas être une fin en soi. »

Mme Fouch : « Eh oui, chéri, nous ne ferons jamais fortune ! »

Fouch (avec ironie) : « Jamais nous ne roulerons en BMW Z3 ! »

Antoine : « C'est pourtant fort amusant de rouler en BMW Z3 ! »

Tout le monde se mit à ricaner devant l'offuscation d'Antoine, jusqu'à ce que son ami lui offrît une dernière bière et lui demandât si un jour il pourrait l'essayer. « Après tout, lui murmura-t-il à l'oreille, je t'ai bien permis d'essayer ma femme, moi ! »

K

a

« Non, non, Antoine, ce soir nous restons en amoureux. »

Mme Fouch raccrocha le téléphone (mais Antoine apprit dès le lendemain le déroulement de leur soirée, car paradoxalement les Fouch n'avaient aucune pudeur à parler de leur vie privée à leurs amis). Elle sautilla vers la salle de bains tout en finissant de se déshabiller et s'installa dans la baignoire, allongée sur son mari déjà immergé depuis plusieurs minutes.

« Embrasse-moi, mon amour, dit-elle ; le bonheur, ce serait de pouvoir rester ainsi jusqu'à la fin des temps. »

Fouch donna un baiser à son épouse en pleine bouche ; leurs langues s'entremêlèrent délicieusement l'une à l'autre ; Mme Fouch sentit contre ses fesses l'érection turgescente de son mari et n'eut plus qu'à manoeuvrer légèrement son bassin vers l'avant, puis vers l'arrière, pour permettre à la verge de la pénétrer.

« Coquine, s'exclama Fouch, tu m'as eu par

surprise ! »

Mme Fouch se releva de manière à pouvoir rester assise sur son mari et faire de lui ce qui lui chantait ; elle lui fit l'amour longtemps, à l'écoute de ses sensations et ne recherchant que son propre plaisir ; au moment de l'orgasme elle accéléra les mouvements de son bassin, s'appuya sur les rebords de la baignoire et écarta encore un peu les jambes tandis que Fouch lui suçait la pointe du sein gauche ; et comme ce soir-là l'osmose entre leurs corps était parfaite, Fouch jouit en même temps qu'elle, tous deux en un frisson simultané, créant une vaguelette sur l'eau qui vint mourir contre l'acier émaillé de la baignoire.

Ensuite, ils restèrent dans cette position pendant une demi-heure environ, aux seuls bruits des baisers qu'ils se donnaient.

« Fais-moi un bébé, chéri, dit enfin Mme Fouch ; il ne me manque plus que ça pour être une femme comblée. Un petit garçon très mignon, brun et bouclé, avec les yeux verts.

- Et nous l'appellerons Kevin ! »

Elle le regarda en faisant la moue.

« Je plaisantais, voyons !

- Il s'appellera, décida Mme Fouch, Simon, Martin ou François.

- D'accord. Le temps de faire le tri dans

mon patrimoine génétique, de valider la sélection et en avant. »

Salvador dormait sur le canapé. Le téléphone se mit à sonner mais personne ne répondit ; même si les Fouch n'avaient pas été dans la baignoire ils ne l'auraient pas fait ; d'ailleurs le plus souvent dans ces moments là ils le débranchaient, par principe.

b

Mme Fouch avait revêtu une mini jupe ; pour ce qui était du haut, un débardeur moulant qui parvenait à mettre en valeur ses petits seins. Fouch était en jeans et chemise bleue.

Ils s'affairaient dans la cuisine. Au menu : lasagnes provençales, l'une des recettes d'une collection IMP à la fois raffinées, abordables et de préparation rapide. Mme Fouch s'occupait des courgettes avec une belle dextérité, pendant que son mari préparait la sauce tomate. Du salon parvenait à leurs oreilles la *Rapsodie espagnole* de Ravel, créant dans leur univers une sorte d'envoûtement agrémenté par les douces caresses qu'ils se prodiguaient par-ci par-là ; ce que Mme Fouch préférait, c'est quand il l'enlaçait par

derrière et qu'il effleurait ses seins tandis qu'elle découpait des légumes phalliques.

Ce soir il lui plaisait de le taquiner. Laissant là ses courgettes elle se retourna lascivement, déposa un baiser sur les lèvres de son homme et s'accroupit devant lui ; elle descendit son jeans et son caleçon, prit le pénis entre deux doigts, commença par le lécher avant de l'enfourner dans sa bouche ; puis, quand il fut devenu turgescent elle se releva d'un coup.

« Et voilà ! J'en étais où ? Ah oui, mes courgettes !

- Chérie, tu es infecte ; m'abandonner en pleine excitation.

- Continue à préparer ta sauce, sinon elle sera fichue ! » dit-elle en riant.

La soirée s'annonçait réussie, pensa-t-elle.

c

Les lasagnes provençales était en train de cuire. Fouch observait les quatre pions devant lui (un orange, un jaune, un bleu et un vert) ; pour l'instant, seules deux couleurs étaient correctes sans se trouver à la bonne place : c'était la pire des situations de départ quand on jouait au

Mastermind. Mme Fouch en face de lui jubilait. Elle avait eu plus de chance tout à l'heure : une seule bonne couleur bien placée, ce qui paradoxalement s'avérait en revanche un très bon début. Fouch se décida enfin : il enleva le jaune et le vert en les remplaçant par le rose et le blanc, et permuta l'orange et le bleu de places. Coup de théâtre. Mme Fouch, dépitée, dut prendre quatre petits pions pour indiquer à son adversaire le résultat de sa combinaison : rouge pour une bonne couleur bien placée, blanc si elle était bonne mais à une mauvaise place. Elle inséra dans les trous deux rouges et deux blancs ; autant dire que pour Fouch c'était déjà presque gagné : il lui suffirait au coup suivant d'intervertir le rose et le blanc et le tour serait joué. Il se frotta les mains. Même dans le plus célèbre des jeux de logique la chance pouvait encore avoir son mot à dire.

De la cuisine commençait à se faire sentir une bonne odeur de lasagnes provençales.

« J'ai eu de la chance, chérie.

- Tu peux le dire. A moi de jouer. »

Les Fouch aimaient à s'affronter sur des jeux de société ; le jeu, selon eux, était un peu comme la littérature : il permettait de s'évader du monde réel, d'imaginer de nouvelles règles plus claires que celles de la vie ; lorsque nous jouons

nous savons précisément quel est notre but, sur quel terrain nous devons nous battre, de quelle manière, nous savons d'emblée qui sont les bons et les méchants. Avec en point d'orgue le sentiment avéré que tout cela est factice, comme un rêve dont on va pouvoir se réveiller ensuite pour réintégrer la vraie vie. Nous nous sentons toujours bizarres à la fin d'un jeu. Il faut un temps de réadaptation à l'univers terrestre.

d

Le couteau s'enfonça sans difficulté dans les lasagnes provençales.

« Fin du jeu ! cria Fouch à sa femme. J'ai gagné !

- Oh zut ! dit-elle ; encore deux tours et j'étais sûre de pouvoir te coiffer au poteau. »

Fouch enfila ses gants de cuisine et sortit le plat du four. En un clin d'oeil la table fut mise, les lumières éteintes et les bougies* allumées. Dehors, il faisait presque nuit à 21h00.

Salvador était couché. Il savait que durant ces soirées-là il devait se tenir à l'écart.

« Tu avais raison, dit Fouch qui lisait dans les pensées de sa femme, cette nuit s'annonce pro-

metteuse. »

Ils aimaient à pimenter leurs parties de *Mastermind* par de petits gages érotiques que le perdant devait accepter sans sourciller. Fouch savait donc qu'il aurait droit à sa position 69 (« Et ce sera toi, avait-il précisé, qui devra venir sur moi »), jusqu'à leur plaisir respectif.

* Commentaire sur les bougies. Fouch avait dit un jour à Antoine, lors de leurs conversations, que souvent la vérité du bonheur se rencontre dans les clichés. Les clichés ne conviennent pas au genre romanesque, pourtant, avait-il affirmé, ils nous en apprennent beaucoup sur la nature universelle de l'homme. Il avait donné en exemple *La petite maison dans la prairie.* Voici le feuilleton le plus mièvre qui soit, jouant avec les émotions humaines les plus basiques, comme si la méthode des producteurs avait été d'en établir une liste et de construire des histoires autour. Eh bien, devant *La petite maison dans la prairie,* de sept à soixante dix-sept ans, tout le monde pleure. Laura Ingalls et sa famille vivent d'une manière qui nous est étrangère : la mère passe son temps à faire la cuisine et le ménage, elle est soumise à son mari Charles ; matériellement parlant ils ne possèdent rien ; personne ne trompe personne ; ils vont à

l'église tous les dimanches. Les téléspectatrices de *La petite maison dans la prairie* sont des femmes modernes, carriéristes, étudiantes, indépendantes, qui pleurent pourtant à chaudes larmes sur les mésaventures de Laura ou sa maman, trouvant cela très beau et leur enviant même souvent leur bonheur. A côté d'elles, leur homme critique la mièvrerie de cette série mais s'enfonce au maximum dans son fauteuil au moment critique, se tortille tant qu'il peut, essaye de penser à autre chose pour éviter que les larmes ne jaillissent soudain de ses yeux pour inonder le linoléum et pleurer comme un bébé. Voilà bien un paradoxe : nous n'avons pas la capacité de ne pas nous émouvoir devant un type d'existence que nous réfutons férocement par ailleurs. Existerait-il, comme le prétend Fouch, une vérité universelle des sentiments dont il faudrait tenir compte pour construire son bonheur ?

e

Pour la première fois de la soirée Salvador se leva de son fauteuil. Il grognait en regardant vers le parc, à travers la porte vitrée. Très vite on entendit des cris, des insultes. Les Fouch

s'approchèrent et entrevirent deux hommes poitrine contre poitrine en une posture d'intimidation (j'imaginerais bien deux gorilles avoir le même comportement). Une femme, à l'écart, retenait un rotweiller qui aurait souhaité venir en aide à son maître.

« Les clébards, rugissait l'un, il faut les tenir en laisse !

- C'est bon, mon gars. Mon chien il est pas méchant, ok ? Il a jamais bouffé personne.

- C'est la loi ! Je vais appeler les flics pour t'expliquer la vie, sale con ! »

Malgré la pénombre, les Fouch devinèrent la tête de l'un des gorilles qui s'avançait vivement vers celle de l'autre à la semblance d'un coup de marteau accompagné d'un bruit sourd d'os brisé ; l'autre s'effondra, le nez cassé sans doute, puis se releva malgré la douleur et en un éclair envoya une gauche et une droite dans chacun des yeux de son agresseur. Puis il s'enfuit à grandes enjambées, poursuivi par le rotweiller ayant enfin réussi à échapper à sa maîtresse.

« Viens ici, Taz ! cria l'homme aux yeux pochés ; ce gars est une poule mouillée ! »

Mme Fouch se blottit contre son mari.

« Oh chéri, y-a-t-il nulle part un endroit où l'on pourrait vivre sans connaître la violence du

monde ?

- Il y en aura de moins en moins, mon amour, répondit Fouch en fermant les volets de la porte vitrée ; on ne va pas se gâcher la soirée pour autant ; ici nous sommes à l'abri.

- Mais pourquoi cette intolérance ? Comment une simple question de chien détaché a-t-elle pu dégénérer à ce point ? Deux hommes en furie au point de se battre.

- La réponse est biologique, mon coeur. L'être humain a besoin de dominer, de se mettre en valeur ; certains le font avec leurs comptes en banque, d'autres par leurs diplômes ; enfin, d'autres encore en permettant à leur virilité de s'exprimer. L'homme n'est qu'un animal qui tente de se civiliser et qui a bien du mal à y parvenir. »

(Pour une fois, l'analyse de Fouch me paraît banale et un peu facile. Je lui pardonne : n'ayant pas envie de s'attarder sur le sujet il préférait s'enfermer dans la chaleur de son cocon pour profiter de sa soirée en amoureux. J'apporterai peut-être une réflexion complémentaire quant à moi, à la fois plus osée et plus approfondie. Je crois que l'homme est naturellement porté à l'intolérance à cause de son amour-propre. Il imagine avoir raison dans sa manière d'être, de se compor-

ter ; dans ses idées même, et il ne comprend pas que l'on puisse vivre ou penser différemment. Il a par voie de conséquence le besoin d'imposer son moi aux autres, de les influencer ou de marquer sa différence. Il en est ainsi depuis la nuit des temps, sauf que de nos jours, du fait d'un certain contexte socio-économique les choses se compliquent encore.

D'abord, plus que jamais la vérité identitaire n'existe pas. Autrefois, le monde était divisé entre ceux vivant dans l'opulence et le bien-être (les seigneurs, l'aristocratie puis la bourgeoisie, etc.) et ceux qui trimaient dans des usines ou aux champs pour survivre, sans avoir aucune chance d'exister correctement. Car l'être humain ne peut être heureux sans un minimum de confort. Il y avait donc ceux qui avaient la chance d'avoir raison (les nantis), et ceux qui bien malgré eux avaient tord dans leur façon de vivre. Les classes sociales se trouvaient bien délimitées entre les heureux et les malheureux. Ce qui avait au moins l'avantage que la solidarité était omniprésente dans chacune d'entre elles. Aujourd'hui (et c'est un progrès considérable), que l'on soit un industriel fortuné, un employé de chez Renault, un agriculteur, un cuisinier ou un éboueur, nous avons tous plus ou moins un toit au-dessus de la tête, la possibilité de

manger correctement et même, chacun à son niveau, de se construire un semblant de situation financière. En un mot, quelle que soit notre manière de vivre, qui que nous soyons, nous avons la possibilité d'être heureux (quelques exceptions, hélas, existent encore). La seule vérité humaine étant le bonheur, nous pouvons donc affirmer qu'il y a un nivellement des valeurs : chacun peut prétendre que l'autre a tord et lui raison. Que l'on soit riche et idiot, instruit et pauvre, très riche et très instruit, ou même idiot et pas riche, quels que soient notre mode de vie ou nos idées, plus que jamais nous n'avons ni raison ni tord puisque d'autres vivent différemment tout en ayant les mêmes chances d'être heureux que nous. Consécutivement, notre moi a d'autant plus de difficultés à s'imposer, source de frustration pour notre amour-propre et d'un développement de l'intolérance.

Autre complication : le fait que nous soyons amenés à cohabiter avec des individus différents de nous comme jamais auparavant. Autrefois, les classes sociales ne se rencontraient jamais, chacun avait aussi son territoire où l'on vivait avec des individus ayant les mêmes intérêts, la même culture. Les pygmées ne possèdent rien, mais ils possèdent un territoire sur lequel les autres n'empiètent pas : c'est là l'un des éléments de la nature

universelle de l'homme que de pouvoir donner des limites où son moi puisse s'épanouir sans contrainte. Aujourd'hui, lorsque je me promène dans le parc de la Pépinière, je côtoie des gens très différents de moi. L'ingénieur aéronautique ou le médecin de l'hôpital Purpan y discutent avec la caissière du Leader Price ou le chômeur, tous vont faire leurs commissions au même Carrefour et leurs enfants, dans la plupart des cas, fréquentent les mêmes écoles. Ce mélange est une richesse sans doute, crée parfois des situations cocasses (affinités entre le médecin et la caissière, buvant un verre ensemble en discutant de leur chien respectif), ou plus délicates. Considérons notre résidence : y cohabitent des étudiants, des célibataires endurcis, des couples, des jeunes, des retraités, des Sénégalais et des Français, un couple de lesbiennes, des familles mono-parentales, un boulanger, etc. ; le moi de chacun d'entre eux empiète en permanence sur celui des autres, provocant des conflits le plus souvent insolubles puisque personne n'a ni vraiment tord ni vraiment raison : il s'agirait simplement de pouvoir se tolérer un peu.

Une note d'optimisme : quelquefois cependant, le médecin tombe amoureux de la caissière, même si ses parents ou ses amis ne le comprennent plus ; la fille d'origine maghrébine tombe amou-

reuse d'un Français catholique ; un autre couple se forme entre le fils du mécano du coin et la fille du chef du service neurologie de l'hôpital Purpan. Ces situations créent sans doute des conflits générationnels, mais qui devraient aboutir à une certaine uniformisation, tout le monde se mêlant à tout le monde. Si dans un premier temps cet état de fait a plutôt tendance à compliquer les choses, espérons que demain nous irons vers plus de tolérance, bien que nous devrons nous créer de nouveaux principes de différenciation puisque l'homme a décidément besoin de se considérer comme un individu appartenant à un groupe.

Les Fouch, d'après Antoine, avaient tenu à devenir propriétaires de leur appartement ; de ce point de vue, ce n'était peut-être pas un hasard, mais le seul moyen qui leur restait encore de posséder un territoire bien à eux, qu'ils pouvaient aménager à leur guise et transmettre ensuite à leur descendance. En tous les cas (toujours dixit Antoine), une certitude : jusqu'à un certain point les Fouch avaient le sens de la propriété.)

L

Amélie était à quatre pattes sur le lit, son joli corps entièrement dénudé ; Antoine, serrant à deux mains son bassin parfaitement dessiné, la sodomisait, gentiment mais en enfonçant son pénis le plus loin possible. Si elle poussait de petits gémissements censés représenter le plaisir qu'elle éprouvait, il n'était que trop visible pourtant qu'il n'y avait en elle que de la souffrance (la commissure de ses lèvres se relevait en une grimace expressive). Antoine (pas plus vicieux qu'un autre mais tous les hommes le sont un peu) était excité comme jamais il ne l'avait été dans aucune situation sexuelle antérieure. Il serrait encore davantage le bassin d'Amélie, tout en examinant l'appartement de sa partenaire (où il venait pour la première fois, d'ordinaire ils faisaient l'amour chez lui) : un studio d'à peine vingt mètres carrés, avec un petit coin cuisine, une salle de bains WC et le lit, au milieu de l'unique pièce. Antoine était frappé de voir à quel point l'endroit manquait de personnalité : des murs blancs sans cadres, ni posters, pas de bibelots, pas de photos de famille, rien qui pût suggérer un

semblant de consistance du moi.

En arrivant tout à l'heure, Antoine avait essayé d'entamer une conversation, de jouer au type sympa. Amélie lui avait proposé un verre de grenadine (elle ne buvait pas d'alcool chez elle et ne recevait jamais personne). Antoine avait jeté un oeil à l'intérieur du frigidaire : des salades bio, des yaoûrts 0%, des pâtes fraîches et autres saloperies de fille ultra-moderne. Il se doutait que derrière la superficialité d'Amélie quelque secret ne demandait qu'à être révélé, mais jusqu'ici leur relation restait confinée à un rapport maître-élève : Amélie venait prendre sa leçon un soir sur trois environ (et seulement trois fois depuis la partouze et le début de leur contrat). Tout homme normalement constitué rêverait de vivre un jour ce genre de choses ; d'emblée pourtant, Antoine éprouvait de la pitié envers elle, voire même de la méfiance (n'était-il pas en train de se faire piéger ; par exemple, par haine vis-à-vis de la société après avoir attrapé le sida, Amélie ne cherchait-elle pas à le contaminer pour se venger ? Il se rappelait le cas de ce Don Juan hollandais et séropositif ayant transmis le HIV à des dizaines de femmes). Normalement constitué il n'avait pas la capacité de ne pas le faire, tout en cherchant à en savoir un peu plus. Ou bien cette fille était crétine de naïveté, ou bien une

dangereuse criminelle. A moins qu'il n'existât une solution intermédiaire qu'il s'évertuerait à découvrir.

Antoine en était là de ses réflexions quand soudain Amélie se précipita vers l'autre extrémité du lit, suffisamment pour que la verge turgiscide d'Antoine sortît entièrement de son fondement. Puis elle s'effondra et fondit en larmes.

« Qu'est-ce que je fais ? pleurait-elle. Mais nom de Dieu, qu'est-ce que je suis en train de faire ? »

Antoine, hébété par cette interruption brutale et contemplant son pénis tendu comme jamais, ne trouva pas d'autre réponse que celle-ci :

« Tu étais en train de te faire enculer par ton voisin. »

Amélie s'arrêta de pleurer un instant, puis se replongea dans un torrent de larmes en déclarant que sans aucun doute elle devenait folle. Puis elle se rhabilla prestement. Antoine reprit ses esprits, son pénis ayant débandé il réenfila aussi ses vêtements.

« Amélie, Amélie, dit-il, il est temps que l'on discute. Il est temps que tu te confies à moi. Je ne veux pas être que le voisin abusant de la situation, bien que je l'aie été un peu je le reconnais. Peut-être pourrions-nous devenir amis ? Amélie,

quel est ton secret ? Que caches-tu ? Je suis sûr que tu vaux mieux que cette histoire de Star'Académy. Il ne peut pas n'y avoir que des paillettes en toi, si l'on creuse, j'en suis sûr ! Pourquoi est-ce que tu m'attires comme ça ? Inexplicablement. Allez, redéshabille-toi, mets ta plus jolie robe et je t'amène au restaurant. Maintenant ça suffit, je veux tout savoir de toi.

- Il est temps que je me ressaisisse, tu as raison. »

Amélie courut s'enfermer dans la salle de bains. Antoine, après lui avoir donné rendez-vous une demi-heure plus tard dans le hall d'entrée de la résidence, retourna dans son appartement afin de s'y préparer.

« Je t'invite au *Moulin toulousain,* dit-il à Amélie. Une excellente table. »

Ils se tenaient par la main chemin de la Flambère en direction de St-Martin du Touch, comme de vrais amoureux. Amélie était très élégante, joliment maquillée ; Antoine ne la connaissait jusqu'ici qu'habillée en Lolita attardée. Un début de guérison, espérons-le, se disait-il.

M

Le serveur apporta un Muscat pour Antoine et un Kir royal pour Amélie, avec une petite soucoupe d'olives noires. L'ambiance était feutrée dans ce restaurant, et l'on s'y sentait bien ; Amélie alluma une cigarette qu'elle porta à sa bouche avec classe, à la Marlène Diétrich ; Antoine fit de même (lui qui d'ordinaire ne fumait pas), ayant l'impression avérée qu'Amélie allait commencer à discuter de ses problèmes.

« Ma déchéance est dûe à ma soeur aînée Patricia. Je suis issue d'une famille qui a ses principes : mon père est notaire, ma mère professeur d'allemand. Tout va bien pour eux, ils habitent une grande maison à Figeac, depuis qu'ils ont quitté Paris il y a six ans. Chez moi il faut marcher droit, la voie est tracée et il n'y a plus qu'à la suivre. Ma soeur l'a suivie sans écart : pharmacienne, elle a épousé un expert-comptable ; ils ont eu leur premier enfant il y a un an.

- Classique. Tu es le vilain petit canard de la famille. Coin, coin !

- J'étouffais dans cet air conditionné, j'avais pas envie d'être docteur ou avocate. Je ne m'en

sens pas capable, de toute façon. Alors, comme je voulais quand même être aussi forte que ma soeur et que je chante pas trop mal...

- Je t'entends souvent répéter. Tu as une jolie voix.

- La Star'Ac, tu imagines ! La gloire en un claquement de doigts ! Quelle revanche sur ma soeur !

- Tu ne t'entends pas avec elle ?

- C'est une gourde, une bourge millimétriquement coulée dans le moule.

- Et toi, le moule, tu l'as fait exploser.

- Aujourd'hui je vis à Toulouse, je fais semblant de faire des études de droit. Je ne vois personne, mon rêve était que tout à coup je puisse leur dire : voilà, j'intègre la Star'Ac. A Figeac les journaux ne parleraient plus que de moi, ce serait moi la star, la personnalité régionale.

- Tes rancoeurs envers ta soeur et ta famille ont fait de toi une gamine vaniteuse, Amélie. Peut-être aurais-tu été une vedette pendant un an ou deux mais ensuite, comme quatre-vingt dix-neuf pour cent des candidats tu aurais vécu un effroyable retour à la réalité. Il est difficile d'entrer à la Star'Ac, plus difficile encore d'y percer. C'est une machine à broyer les identités ; de la poudre aux yeux. Une réussite se construit pierre par

pierre, dont chacune doit être fixée solidement avant de poser la suivante. La Star'Ac, c'est un ensemble de pierres posées à toute vitesse, n'importe comment, si bien que lorsque tu montes dessus tout s'écroule et tu te fais très mal en retombant. Beaucoup ne s'en remettent jamais, crois-moi. Le système aujourd'hui nous fait rêver d'une réussite facile et accessible à tous pour nous éviter de faire la révolution. Le type qui est dans la merde ne pense plus à aller dans la rue ou à casser des vitrines, il se dit que sa revanche est là, tout près, qu'il suffit de passer un coup de téléphone ou de se présenter à un casting.

- La Star'Ac, dit Amélie en ricanant, ne serait qu'une manoeuvre gouvernementale pour éviter les révolutions ! Ne serais-tu pas un peu paranoïaque, Antoine ?

- J'aime bien parfois imaginer des complots. C'est à la mode, les complots. »

On apporta les hors-d'oeuvre : une terrine de poissons pour Antoine, une salade gasconne pour Amélie qui s'écartait décidément ce soir de son régime habituel. Elle buvait même du vin, et à l'excès.

« Redevenons sérieux, dit-elle.

- Commence par retourner à tes origines, que tu n'as pas choisies mais qui te conditionnent

irrévocablement.

- Je pense avoir hérité malgré moi du côté classieux de mes parents, dans mes gestes, ma façon de m'habiller ; dans le vocabulaire que j'utilise. Un certain snobisme me caractérise. Le problème n'est pas là.

- Je veux savoir quel est ton problème, Amélie.

- Mon incapacité intrinsèque à plaire à ma famille, du fait de ne pas avoir l'ambition de faire ce qu'ils voudraient que je fasse. Les longues études me terrorisent, Antoine, ça me dégoûte. (Amélie ingurgita d'un trait son verre de vin.)

- Au fond de toi, qu'est-ce que tu aurais envie de faire ?

- Je ne suis pas sûre ; travailler dans le médical ; infirmière par exemple.

- C'est déjà une belle vocation !

- Il ne s'agit pas d'un rêve de gamine, je t'assure ! J'aime l'ambiance des hôpitaux, la propreté, les soins ; rien à voir avec l'idée que se font les petites filles d'aider les gens. Je t'assure, Antoine !

- Mais je te crois, voyons ! Passe ton concours et deviens infirmière !

- Mes parents préfèreraient docteur ; devenir infirmière sera un choix décadant à leurs

yeux.

- Amélie. Commence par te décontracter. Ensuite, profite de ce dîner. Ecoute la musique des violons. Dis-toi que dès cette année, si c'est encore possible, tu vas t'inscrire au concours que tu vas préparer avec pugnacité. Imagine-toi dans cette situation. Et tu te sens comment ? »

Quelques secondes de silence suivirent. Amélie prenait le temps de comprendre ce que tentait de lui faire réaliser Antoine. Elle ferma les yeux, puis les rouvrit pour les plonger dans les siens :

« Je me sens en accord avec moi-même ; comme si je n'avais plus besoin de rien d'autre pour être heureuse. Comme une épiphanie.

- N'est-ce pas merveilleux, Amélie ? Tu te fous de ce que pensent les uns ou les autres.

- C'est le moment le plus poétique que j'ai vécu depuis bien longtemps. Comme je suis loin de la Star'Ac, tout à coup ! »

Le serveur s'approcha :

« Ces messieurs dames sont-ils satisfaits ?

- Oh oui ! s'enthousiasma Amélie ; tout est parfait ! »

Le serveur posa un poulet basquaise devant elle ; Antoine, quant à lui, avait choisi la daurade accompagnée d'une bouteille de vin blanc.

« Antoine, demanda Amélie lorsque le serveur fut reparti, te sens-tu en accord avec toi-même ? Si on parlait un peu de toi ?

- Oh moi, répondit Antoine, je suis en accord parfait avec ma famille ; en revanche, je suis souvent en conflit avec moi-même. Mon travail je m'en accommode, mais c'est la vie autour qui me paraît vide de sens. Et puis les collègues, les interminables bouchons quand on rentre le soir. Cette agressivité. Peut-être faudrait-il que je m'organise mieux ; pour l'instant je m'en fous.

- Tout le contraire de moi, alors : je suis en accord avec moi-même si je deviens infirmière mais pas avec mon entourage. Nous avons pourtant un point commun, Antoine. Je le ressens sans arriver à lui donner un nom. Je pense avoir abusé de ce bordeaux délicieux. Ce que je ressens, là, tout de suite, c'est une impression trop superficielle sans doute pour que je puisse m'y arrêter. »

Amélie avança sa main sur la table en direction d'Antoine, qui fit de même et leurs doigts s'entrecroisèrent.

« Ce que je ressens, là, tout de suite, dit Antoine à la place d'Amélie, c'est que je ne pourrais être moi-même qu'en vivant à tes côtés. »

Puis Antoine, dans un élan romantique, prit la main d'Amélie dans la sienne et la couvrit

de baisers.

« Je crains, dit-il ensuite après avoir reposé la main d'Amélie sur la table un peu brusquement, de constituer un élément supplémentaire d'éloignement vis-à-vis de ta famille. J'ai dix ans de plus que toi.

- Tu es cadre supérieur ! s'exclama-t-elle en riant. Sérieusement, je m'en fous. Ma propre crainte est que nous nous emportions, que nous soyions trompés par l'intimité du moment.

- Je veux essayer, Amélie ! Je nous imagine dans le futur, toi infirmière à l'hôpital, moi toujours à ma place mais rentrant plus tôt le soir après avoir récupéré notre bébé chez la nourrisse.

- Antoine, non, pas de nourrisse ; je crois qu'à Purpan il y a une crêche spéciale pour les employés de l'hôpital ! »

Ce délire fantasmagorique (propre aux amours débutantes) dura jusqu'au dessert, une mousse au chocolat pour chacun (mais ils partagèrent la première coupe avant d'entamer ensemble la deuxième).

« Fi de tous ces conditionnements ! s'écria Antoine et quelques clients se retournèrent. Soyons nous mêmes, bon Dieu ! A notre niveau ! Soyons heureux !

- Oui ! » renchérit Amélie un peu pom-

pette.

Ils rentrèrent chez Antoine enlacés l'un à l'autre, et là, pour la première fois ils firent l'amour avec de vrais sentiments, sans pratiques extraordinaires, avant de s'endormir gentiment.

(Etablir dans mon roman une relation entre Amélie et Fouch, qui a connu les mêmes difficultés. Si l'imitation représente déjà le processus normal de formation du moi, elle est confortée par les différentes pressions sociales que nous pouvons subir. La démarche gidienne de Fouch impliquait de rétablir dans toute sa plénitude la notion de choix. Or, avons-nous tellement choisi dans notre existence ? Dans une famille bourgeoise, que fait-on ? Des études, comme dans la chanson *Des vies* de Goldman : *« ça fera un avocat, peut-être un notaire, tradition de famille du côté du père »...« Des vies ou on aura eu peu si peu à choisir. »* Dans les familles ouvrières, la plupart du temps que fait-on ? On néglige les études, ce qui n'empêche pas forcément de devenir riche, en montant un commerce par exemple ; le plus souvent on devient ouvrier soi-même, on travaille avec le père. Il y a sûrement des exceptions à cette règle, mais il se trouve, le plus souvent, que nous sommes plus ou moins programmés dès notre enfance (ce qui ne nous

empêche pas forcément, ironie du sort, d'être heureux : il n'y a pas meilleur accomplissement pour un individu que de poursuivre de plein gré l'oeuvre de son père).

D'un côté nous avons des pressions familiales, et de l'autre des enfants qui se construisent par imitation (mise à part cette période délicate de l'adolescence caractérisée par une opposition aux parents mais qui n'est au fond qu'une imitation à l'envers) ; c'est-à-dire qu'au bout du compte, les deux parties se retrouvent souvent sur les mêmes rails, étant donné que les enfants, malgré ce qui en est, ne cherchent qu'à plaire à leurs parents et les imitent en tout. Observez les gens qui vous entourent : celui-ci s'est battu toute sa vie contre son père bourgeois avec ses cheveux longs et son shit ; au bout du compte il est devenu ingénieur comme papa et s'est considérablement assagi ; celui-là, qui ne s'est jamais révolté, a calé confortablement ses pieds dans l'ornière qu'on lui a tracé à l'avance, il a fait carrière et épousé une institutrice. Imaginez maintenant un jeune ado un peu grassouillet, fils d'un avocat et d'une enseignante, qui répond à la question fatidique de ses parents : « Que veux-tu faire plus tard ? Avocat, prof, ingénieur, vétérinaire ? - Non, papa, maman, j'ai envie d'arrêter mes études générales et

de passer un CAP de pâtissier ! » Le visage des parents se décompose : c'est le malaise. Ils se regardent, se demandent où ils ont bien pu commettre l'erreur, commencent par se sentir un peu coupables avant de rejeter la faute sur l'immaturité de leur chérubin. Rassurez-vous, chers parents, je suis sûr qu'il reviendra bientôt dans le droit chemin et finira expert-comptable ou notaire ; il se gavera de gâteaux en reniflant sur sa vocation brimée. Une constatation : la plupart du temps les individus répondent aux aspirations de leur milieu. Où réside la vérité du moi ? Serions-nous génétiquement enclins à être comme nos parents ? Ou bien, les conditionnements identitaires seraient-ils si forts qu'ils nous modèleraient à jamais ? Ou bien encore, s'agirait-il d'un refoulement de nos aspirations les plus intimes ? Où se situe, entre ces possibilités, la nature humaine ? Autre certitude (Amélie et Fouch ne me démentiraient pas) : il n'est jamais facile d'aller à l'encontre de son milieu d'origine)

N

Antoine avait l'habitude de prendre ses congés d'été au mois de juin ; cette année, peut-être sous l'influence des Fouch ou d'Amélie, il décida de ne pas partir en vacances mais simplement de rester à la maison, de réfléchir, de faire un bilan sur sa vie, de se reposer surtout ; d'exister comme s'il était à la retraite. Quel bonheur de se lever en même temps que ses amis ! Ces derniers l'invitèrent à prendre le petit déjeuner avec eux sur la terrasse.

- Quel est ton programme aujourd'hui ? demanda-t-il à Fouch.

- Travailler, repas de midi, ma petite sieste quotidienne, commissions, retravailler un peu, dîner en amoureux avec ma femme.

- Et nous allons le préparer ensemble ! s'enthousiasma Mme Fouch.

- Nous apprécions parfois de nous concocter de bons petits plats ; c'est un vrai privilège que d'avoir le temps de faire ce genre de choses.

- Je dois faire des courses aussi, dit Antoine ; pourrait-on y aller ensemble ?

- Vers 15 heures ! Je terminerai mon travail ensuite. Après 16 h 30 il y a trop de monde, les courses doivent se faire au calme, en toute décontraction.

- Décidément, vous vous organisez toujours de façon à ne pas vous embêter.

- C'est l'un de nos grands principes. Notre vie est ainsi faite qu'elle est remplie d'obligations : papiers administratifs, ménage, les commissions, se rendre à droite et à gauche, s'occuper des enfants pour ceux qui en ont, etc. L'équilibre, c'est d'optimiser l'efficacité dans la réponse à toutes ces obligations pour atteindre l'objectif suprême : avoir le maximun de temps à soi, celui que l'on utilise effectivement à épanouir sa nature, celui des loisirs, que l'on choisit de vivre au moment où l'on souhaite le vivre. Je me demande comment font les individus comme toi pour avoir ce temps libre.

- Ce temps là n'existe pas pour moi. Mon quotidien se décline au rythme d'automatismes, c'est vrai.

- Fut une époque, dit Fouch, ou ma femme et moi étions chômeurs. La belle époque : pas d'argent, mais pas de réveil ; nos envies dictaient notre emploi du temps. Nous partagions tout avec nos amis, on mettait 5 euros chacun sur la table et

l'on se préparait des festins, nous buvions l'apéro le midi, le soir, on jouait à la pétanque, on faisait la fête jusque tard dans la nuit chez les uns ou les autres. Les vacances à perpétuité. C'est paradoxal, mais souvent nous nous disions qu'en fin de compte nous étions un peu comme des milliardaires, le yacht en moins, ce dont nous nous fichions assez ; le vrai luxe, dont seuls peuvent jouir les milliardaires, les retraités et les chômeurs, c'est le temps. A la différence près (et elle est de taille) que les chômeurs ne peuvent pas exister ainsi dans la normalité.

- Aujourd'hui tu travailles et tu as le temps ; le paradis, en quelque sorte. Je suis plus riche que toi mais je n'ai pas de vie à moi.

- Toi, si tu le désires, tu peux manger au restaurant tous les jours, partir en vacances au bout du monde ; tu roules en BMW Z3.

- D'un autre côté, il est formidable de pouvoir se lever à 9 h00, de prendre son petit déjeuner sans avoir à se presser. De pouvoir se mettre au travail sans s'habiller, même à poils si ça te dit ! »

Antoine passa une journée entière avec les Fouch. Il découvrit les joies de vivre décalé (jamais de monde partout où l'on passe, faire les courses parmi des retraités, des femmes au foyer, etc.). Il ignorait qu'il était possible d'effectuer de

telles tâches sans stress, en y prenant du plaisir. A Carrefour, Antoine et les Fouch, bien qu'il n'y eût pas foule, assistèrent à un accident de caddys entre deux femmes obnubilées par les produits de consommation tout autour d'elles ; chacune en train de contempler amoureusement des vêtements pour leur bébé se sont télescopées, et ce fut un instant très drôle aux yeux de Fouch de les voir ensuite s'insulter copieusement, l'une incriminant l'autre et réciproquement.

« Et encore, s'esclaffa-t-il, là il n'y a personne. Quand l'hypermarché est bondé il devient un stand d'autos tamponneuses, où des zombis pris dans leur hystérie consumériste ne font plus attention à rien autour d'eux ; ils oublient leur caddy au milieu de l'allée principale, créent des embouteillages, les gens s'énervent, déjà ulcérés de leur journée. Ils sont devant ces produits comme Ali Baba devant tous les trésors de sa caverne. Parfois je m'amuse à venir ici aux heures de pointe, rien que pour les regarder faire. »

Antoine suivit les Fouch qui circulaient parmi les rayons et se ruaient sur les premiers prix, avec quelques exceptions sur les produits d'entretien ou d'hygiène corporelle. Il n'osait certes pas en faire la remarque à ses amis. Sans doute n'ont-ils pas les moyens, pensa-t-il. Mais Fouch lui apporta

une réponse : « C'est un acte de foi. Aller vers les premiers prix, c'est d'abord dénoncer la baisse de notre pouvoir d'achat tout en étant plus efficace que d'aller manifester dans les rues ; si tout le monde faisait comme nous le capitalisme se casserait la figure. Mais surtout, l'essentiel est de manger à sa faim ; pourquoi devrait-on s'y ruiner ? Autant mettre moins d'argent pour avoir la même chose. »

Antoine : « Encore votre côté révolutionnaire ! »

Fouch : « A un moment nous possédions un téléphone portable, qui nous coûtait cher. Certains dans la même situation râlent sans agir. Nous n'avons pas râlé et nous nous en sommes débarrassés ; c'était beaucoup plus efficace ! Je ne comprends pas cette capacité qu'ont les gens à se compliquer la vie. »

Un peu plus tard, tandis qu'ils se dirigeaient vers la caisse, ils rencontrèrent M. Durand. M. Durand travaillait à Carrefour comme manutentionnaire et connaissait les Fouch du fait qu'il promenait son berger allemand tous les soirs dans le parc de la Pépinière.

« Comment allez-vous, M. Fouch ?

- Très bien, et vous-même ?

- Bof, la routine. Vivement les vacances.

- Vous partez, cette année ?

- On a loué un petit chalet dans les Pyrénées avec ma femme. C'est aussi pour ça qu'on travaille : pour économiser un peu de sous et se payer des vacances !

- Eh oui ; ça fera du bien !

- Comme vous dites ; allez, M. Fouch, à ce soir peut-être et bonne fin d'après-midi !

- Bon courage, M. Durand, à bientôt. »

Mme Durand travaillait aussi à Carrefour, comme caissière. Aux yeux de Fouch (Antoine devait me l'apprendre plus tard), les Durand, au XXIème siècle, pouvaient être considérés comme des saints. Telle était leur situation existentielle : la cinquantaine, ils gagnaient tous deux péniblement le Smic ; ils étaient locataires dans un deux pièces ; ils n'avaient jamais pu faire des enfants et n'avaient plus de famille ; ils ne possédaient rien, et leur seul petit bonheur était de s'occuper de leur chien ; un quotidien incroyablement routinier et pauvre. En un mot, et définitivement, ces gens ne pouvaient se raccrocher à rien, ni pour combler leur vacuité, ni pour exister socialement. La chance ne leur avait pas souri et pourtant, ils étaient d'une modestie, d'une gentillesse envers leurs semblables, d'une tolérance, ils semblaient tant se satisfaire de leur condition que c'en était

presque un outrage à la nature humaine. Ils ne buvaient même pas, assurait Fouch ; aucun sentiment de haine ne paraissait les habiter ; ils n'étaient même pas racistes ! Si nous étions tous comme eux, affirmait-il, nous vivrions dans un monde parfait. « Je n'ai pas la capacité d'être aussi peu ambitieux qu'eux. Ils m'impressionnent ; presque à me réconcilier avec l'humanité. »

O

Le lendemain, Antoine et Amélie se trouvaient chez les Fouch. Le téléphone sonna. Mme Fouch répondit : on lui annonça qu'ils avaient gagné un lot à un concours anniversaire, de la part d'un magasin de salons en cuir ; l'un de ces petits cadeaux obligeant à se déplacer chez le vendeur dont vous alliez devoir subir les assauts commerciaux les plus redoutables avant de les obtenir, si toutefois vous ne repartiez pas avec leurs produits.

« Nous venons de gagner un fer à repasser et des boules de pétanque, chéri ! N'est-ce pas merveilleux ?

- Magique ! Chers amis, si vous avez le temps je vous invite à venir avec nous à ce magasin.

- En quoi cela pourrait-il être intéressant ? demanda Amélie.

- Plus intéressant encore que tu peux l'imaginer. Voyez-vous, j'ai besoin de changer de canapé. Je vais vous montrer comment faire sans débourser le moindre centime. »

Lors de la conversation téléphonique, Mme

Fouch avait donné un numéro entre 0 et 900 permettant de participer à la grande loterie anniversaire.

Le lendemain, les Fouch reçurent leur invitation et les voilà partis tous les quatre à Portet-sur-Garonne.

Fouch : « J'adore m'amuser avec les arnaqueurs. Quel bonheur de pouvoir les mettre au tapis. »

La voiture est garée maintenant, ils traversent le parking et pénètrent dans un magasin accueillant. Une vendeuse pulpeuse et siliconée leur saute dessus à peine le seuil franchi.

« Ah, s'exclama-t-elle, je vois que vous avez une invitation ! Bravo ! Installons-nous sur ce canapé pour discuter un peu avant de récupérer vos cadeaux. »

Fouch (en chuchotant vers Antoine et d'un oeil espiègle) : « Tout se présente pour le mieux. » Puis il changea carrément d'expression, prenant les traits d'un client un peu naïf.

La vendeuse : « Simplement pour établir des statistiques pour notre prochain catalogue, je vous demanderais de faire un tour dans le magasin et de nous signaler le canapé que vous préfèreriez, et celui que vous aimez le moins. Je vous rejoins d'ici dix minutes, prenez votre temps. »

Tous suivirent Fouch qui fit un tour distrait dans le magasin ; assez vite (moins de dix minutes en tous les cas) revint la vendeuse : « Vous avez choisi ? »

Fouch (en désignant un salon en cuir couleur crème) : « Celui-ci. »

La vendeuse : « Parfait, asseyons-nous. »

Sur ce arriva un individu bronzé (ils apprendraient plus tard qu'il s'agissait du directeur) qui fit l'éloge de Salvador.

Fouch à Antoine (toujours en chuchotant) : « Quand il n'y a pas de bébé, ils se rabattent sur les animaux. »

Puis, après un sourire sans doute répété cent fois tous les matins devant un miroir, le directeur s'en alla vaquer à d'autres occupations tandis que la vendeuse leur expliquait la qualité de ce produit démonstration à la clé.

Fouch : « Si seulement nous pouvions nous le payer, mon amour ! »

Sur ces entrefaites revint le directeur : « Ces messieurs dames sans doute ont participé à notre loterie ; pourrais-je savoir le numéro que vous aviez donné ?

- 450, répondit Mme Fouch.

- Eh bien écoutez, nous allons voir ; on peut gagner de très beaux cadeaux : des DVD, des

télés, des home cinéma ; c'est notre anniversaire et nous faisons les choses bien. »

Quelques instants plus tard, le directeur qui les avaient quittés revint encore une fois, posa sa main sur l'épaule de Mme Fouch : « Vous avez de la chance, d'habitude ? »

Mme Fouch : « Ah non, jamais ! »

Le directeur : « Vous venez de remporter le canapé sur lequel vous êtes assise ; vous faites partie de nos grands gagnants ! »

La vendeuse (en une exclamation forcée) : « C'est pas possible ! »

Ensuite tout s'enchaîne : les vendeurs viennent discrètement féliciter les Fouch d'avoir gagné le gros lot, le directeur leur offre un verre, propose de prendre une photo pour leur futur catalogue ; tout un tralala, l'euphorie du moment, l'ambiance des grandes victoires.

Le directeur (en s'adressant plus particulièrement à Fouch) : « Une précision toutefois : vous avez gagné le canapé à condition d'acheter les deux fauteuils complétant le salon, mais c'est un détail : comme vous êtes nos grands gagnants bien sûr, je vous ferai une telle remise qu'il ne vous restera plus qu'un fauteuil à acheter, soit 2700 euros. »

Mme Fouch : « Hélas, nous n'avons pas les

moyens d'acheter ce fauteuil. »

Le directeur : « Rassurez-vous. Je vais vous sortir un crédit de derrière les fagots, le plus intéressant du marché ; je me dois de vous faire plaisir. »

Le vendeuse : « Je n'ai encore jamais vu notre directeur aussi désireux de satisfaire des clients. Il est vrai que vous êtes nos grands gagnants. »

Fouch (de façon à ce que tout le monde pût entendre) : « Tu réalises, chérie, un salon de plus de 8000 euros chez nous, pour presque rien ! »

Mme Fouch (après avoir embrassé son homme) : « Je n'arrive pas à y croire ! »

Le directeur revint : « 40 euros par mois et vous ne commencerez à payer que dans six mois. Elle est pas belle, la vie ! Je vous demanderai un simple service en échange de cet ultime cadeau : que vous me donniez votre vieux canapé en échange, même très usé. Nous sommes en contact avec une association caritative, nous faisons passer les vieux salons de nos clients à des gens qui sont dans le besoin ; un peu de confort n'a jamais fait de mal à personne. »

Fouch (en prenant un air impressionné) : « Combiner commerce et philanthropie, voilà ce que j'appelle une bonne idée. »

Puis il signa sa demande préalable de crédit.

Le directeur : « Vous serez livrés ce soir par nos soins ; vos amis vont être fous de jalousie ! »

Antoine : « C'est vrai. Je n'ai jamais eu cette chance. »

Enfin, tout le monde se salua. Ils regagnèrent leur voiture.

Fouch : « Une machine à rouler les pauvres gens parfaitement huilée, n'est-ce pas ? Vicieuse, osée. »

Antoine : « Où se situe l'arnaque ? Pour l'instant, tu sembles plutôt t'être fait avoir. »

Fouch : « Mon canapé est foutu, comme tu sais, avec du scotch partout ; nous allons en changer ! L'arnaque est dans le crédit évidemment. »

Antoine : « Evidemment. Tu as vu les mensualités ? 120. Le taux d'intérêts est à plus de 50 %. Tu vas payer ton salon plus de 5000 euros ! »

Fouch : « Et je t'assure que l'ensemble canapé-fauteuils n'en vaut pas davantage, malgré les prix affichés. Une arnaque complète et définitive. »

Mme Fouch : « Mais alors, c'est quoi ton idée, au juste ? »

Fouch : « Nous commencerons par casser

notre canapé plus qu'il ne l'est encore ; qu'il soit bon à mettre à la poubelle, que nos arnaqueurs ne puisse rien en faire. Ils faut qu'ils s'en débarrassent sur-le-champ, dès que les livreurs l'auront enlevé de chez nous. »

Antoine : « J'ai du mal à te suivre. »

Fouch : « C'est à leurs risques et périls s'ils nous livrent la marchandise avant que le contrat de prêt devienne définitif. Une autre de leur astuce est de livrer très vite, car il ne me restera plus que trois jours pour me rétracter au lieu des sept habituels. Ma stratégie est la suivante : ce soir je vais les laisser nous livrer le salon et emporter notre canapé inutilisable ; demain je me rétracte, ce qui les obligera à venir reprendre la marchandise ; d'ici là avec un peu de chance notre vieux canapé sera déjà parti à la poubelle et ils seront tenus de nous en donner un autre dans un état potable. »

Mme Fouch : « Mon chéri, tu es un génie. Je ne te connaissais pas si au fait des lois. J'espère aussi que tu maîtrises la situation. »

Fouch : « J'imagine même pouvoir sauver peut-être cette vendeuse qui ne me paraît pas à sa place ; elle déteste son travail, ça se voit. »

Tout se déroula avec les livreurs selon les prévisions de Fouch. Le lendemain ils repartirent au magasin (piqués au jeu Antoine et Amélie les y

suivirent comme la veille). Fouch, affûté comme jamais dans sa rage anti-conformiste, se rétracta donc. La vendeuse, après avoir tiré ses dernières cartouches en lui proposant un crédit soi-disant meilleur, puis en essayant de le convaincre qu'il avait bien sept jours pour écrire sa lettre de rétractation, se répandit en bassesses ridicules et s'inclina devant un Fouch incisif, ironique et méchant : « Vous n'êtes pas si malhonnête que vous puissiez jouer cette mascarade à longueur de journée toute votre vie, conclut-il ; vous êtes malheureuse, ne prétendez pas le contraire ! » A ces mots, la vendeuse resta bouche bée quelques secondes avant de fondre en larmes pour de bon. « Je gagne beaucoup d'argent en arnaquant les gens, vous savez. Mon entourage est fier de moi, je suis indépendante, moderne. Mais c'est vrai, tous les soirs je rentre à la maison et je pleure toute seule dans mon lit ; je ne supporte plus cette pression, à cause de vous par exemple je vais perdre une prime importante et je vais me faire enguirlander. J'en peux plus ! »

Fouch : « N'y a-t-il donc rien que vous aimiez vraiment ? »

La vendeuse : « La coiffure et le luxe ; comment voulez-vous que je concilie les deux ? »

Fouch : « En ouvrant votre propre salon ;

certains petits commerçants gagnent des fortunes ! Croyez-moi, si vous continuez vous allez faire une sale vieille, aigrie et consciente de la vacuité de son destin. »

La vendeuse : « Vous avez peut-être raison ; je devrais penser à moi avant de me préoccuper de la considération des autres ! »

L'après-midi du même jour, les livreurs récupérèrent leur salon en cuir, laissant en échange aux Fouch un clic-clac presque neuf.

Fouch : « Ce qui me désole, c'est que ce canapé appartenait à des personnes naïves qui s'imaginent aujourd'hui avoir gagné un salon en cuir alors qu'elles se retrouvent avec un crédit à 50% de taux d'intérêts sur le dos. Ce qui me requinque en revanche, c'est que cette éventuelle future ex-vendeuse aux seins appétissants vienne dîner ce soir à la maison. »

Mme Fouch (en riant) : « Sais-tu si elle vient seule ou accompagnée ? Dans tous les cas il faudra faire attention, n'oublie pas chéri que nous essayons de faire un bébé. »

P

« Mon épouse n'est pas compliquée, affirma Fouch à Antoine tout en dégustant sa coquille saint-jacques. Non pas qu'elle soit facile à vivre, elle a un gros caractère, mais elle n'est pas, malgré un cursus scolaire plus qu'honorable, l'une de ces féministes qui prétendent tout avoir.

- J'ai parfois l'impression, rétorqua Antoine, que tu es un peu macho avec elle ; beaucoup de femmes en tout cas l'interprèteraient comme tel.

- Quelque part on pourrait passer pour un couple réactionnaire, c'est vrai. Mon épouse vit selon ses propres aspirations (et non les miennes, je le précise), en se contre-foutant des moeurs contemporaines. Si aujourd'hui la mode veut que les femmes travaillent comme les hommes, gagnent un gros salaire, occupent des postes haut-placés, c'est leur problème.

- Je ne suis pas carriériste, insista Mme Fouch ; mes objectifs dans la vie ont toujours été simples et c'est ce qui plaisait à mon mari. Répandre le bonheur autour de moi, avoir des enfants sont ma grande priorité, mais aussi chouchouter et

me faire chouchouter par mon homme (et parfois d'autres hommes), nous préparer de bons petits plats. Ma méthode est la suivante : pour prendre conscience de ce qui est essentiel dans la vie, je m'imagine à 70 ans, à un âge où l'on peut mourir et je me dis : « Au moment de ta mort, car c'est tout ce qui compte, qu'est-ce qui aura le plus d'importance pour toi ? Réponse : Les traces que tu vas laisser, autrement dit tes enfants et le bien que tu auras pu faire autour de toi ; tout le reste deviendra dérisoire, quoi que tu aies pu accomplir. Je pense que chaque femme aujourd'hui a la possibilité de vivre comme elle le désire, ce qui est un progrès fulgurant ; le risque est peut-être simplement de ne pas penser à la vieillesse ou à la mort et de s'éloigner un peu de l'essentiel ; le problème est exactement le même d'ailleurs pour les hommes. L'individualisme a ses limites. Quitte à passer pour réactionnaire, j'ai d'autres priorités que la plupart de mes contemporaines ; ce qui ne m'empêche pas de profiter de ma jeunesse et de savourer chaque instant de mon quotidien, ou même de m'investir dans mon travail d'enseignante. Je suis aussi une sensuelle, j'aime les plaisirs de la vie, comme vous ne l'ignorez pas. »

Les allusions à leur partie fine étaient rares et celle-ci, m'avoua plus tard Antoine, le gêna.

« Vous formez, dit-il pour se donner une contenance, un couple plutôt atypique, d'un certain point de vue.

- Je n'ai jamais cru, rétorqua Fouch, que la communion d'esprit fasse forcément la réussite d'un couple, hormis vis-à-vis de l'éducation des enfants le cas échéant. Elle peut y aider sans doute, mais le plus important selon moi reste le style de vie. Ma femme et moi sommes casaniers, par exemple, et je pense que si elle était du genre à aimer sortir cela ne me conviendrait pas. Lorsque les deux parties d'un couple ne s'accordent pas sur le style de vie, l'une ou l'autre, et parfois les deux, passent leur temps à faire des concessions et cela devient vite insupportable. A l'inverse mon épouse et moi-même n'avons pas à prendre sur nous pour vivre.

- Et puis il y a le sexe, insista Mme Fouch. Je me donne à fond pour le satisfaire.

- Tu es issue d'une famille bourgeoise où parler de sexe n'était pas tabou, c'est très inhabituel. Si je m'étais mis avec une fille aussi coincée que moi, tu imagines ce que ça aurait donné au lit ! Une femme élevée dans une famille où l'on parle librement de la sexualité, des différentes pratiques amoureuses, sera libérée avec son homme, curieuse de s'épanouir toujours davantage. Goethe

appelait sa femme Christiane, issue de la classe ouvrière, son « trésor de lit » ; Diderot a épousé Antoinette, une lingère, et Victor Hugo, après s'être marié avec une fille bourgeoise, ne couchait plus à la fin de sa vie, par expérience, qu'avec ses bonnes. Crois-moi, tous ces grands hommes ne s'y sont pas trompés. Les joies simples de la vie comptent parmi les grands principes de notre philosophie.

- En parlant de joies simples, ça s'est passé comment hier, avec la siliconée ?

- Elle n'est pas venue, répondit Mme Fouch ; je crains qu'après son moment de faiblesse elle ne soit revenue à la raison. La plupart du temps, hélas, la facilité l'emporte. Cette fille va continuer à arnaquer les gens jusqu'à la fin de sa vie. »

Fouch : « J'en suis désolé. Sans doute, je ne la reverrai jamais ; j'aurais eu un tel plaisir à coucher avec elle. »

Q

Le soleil se couchait sur la résidence des Cèdres. Il était vingt-et-une heures quarante cinq. Le *Café des Arènes* était le seul commerce encore ouvert, depuis le matin Pablo n'avait pas chômé, entre les rafraîchissements à servir la journée à des clients occasionnels et les habitués du soir, venus pour prendre leur moment de convivialité ou s'abrutir d'alcool, tels Jojo et sa bande. Antoine, Amélie et les Fouch étaient assis à une autre table, un peu grisés eux aussi.

Mme Fouch : « Que diriez-vous d'une petite partouze cette nuit, j'ai envie de faire des folies. »

Antoine : « Pas pour nous. Amélie est ma chérie et je ne partage pas mes trophées. »

Amélie (heureuse de ne pas avoir eu à parler la première) : « Merci Antoine. Plus de vie débridée pour nous. Nous avons décidé de nous ranger. »

Fouch (avec une certaine sévérité dans le regard) : « Nous sommes parfaitement rangés nous-mêmes, chère Amélie : je croyais vous avoir déjà expliqué que ce n'était pas incompatible ;

juste un moyen de pimenter la vie. »

Antoine : « Nos amours sont débutantes et ne demandent pour l'instant qu'à tourner en rond. Bientôt sans doute l'envie de varier les plaisirs nous reprendra. »

Amélie fit la moue. Antoine lui lança un clin d'oeil complice. Derrière eux les ivrognes étaient silencieux, écoutant les discours ressassés de Jojo : « A grands coups de carabines, disait-il. Les tirer comme des lapins, les uns après les autres. Voilà tout ce qu'il me reste à faire. »

Tous faisaient semblant d'acquiescer, n'osant pas le contrarier dans ses moments de déprime. Antoine le regarda se lever, positionner ses mains de manière à figurer une carabine, enfin de déclamer de grands « Pan ! Pan ! » tout en visant dans le vide.

Pablo (qui connaissait le refrain par coeur) : « Jojo, calme-toi, tu n'es pas seul ici. »

Jojo dirigea sa carabine vers Pablo : « Pablo, ressers-moi vite un Ricard ou tu y passes sur le champ. »

- Tu ferais mieux de rentrer chez toi.

- Est-ce que je ne te paye pas ?

- Si.

- Alors exécution ! Le client est roi, je suis ton meilleur client, donc je suis le roi des rois. Si-

non, pan ! »

Tout le monde se mit à rire. Jojo pouvait aussi être attachant.

« C'est le type dont tu m'avais parlé ? demanda discrètement Amélie à Antoine. Celui qui ne voit plus ses enfants.

- Oui. Il ferait mieux d'essayer de renouer le contact, c'est sa seule chance de se sauver. D'ailleurs il va falloir que tu appelles tes parents pour leur faire part de ta décision.

- J'ai le temps, chéri. J'ai pu m'inscrire au concours de justesse. L'essentiel est fait, mais je ne suis pas préparée. Je me sens encore un peu vide parfois. Ce n'est pas facile de s'adapter à des changements de cap si brusques. Je me sens tellement mieux. Oh mon amour, donne-moi un baiser ! »

Amélie fit sa demande à voix un peu trop haute, si bien que tout le monde l'entendit. Jojo dirigea sa carabine vers Antoine : « Donne-lui son baiser, Antoine, sinon, pan !

- Jojo, dit Pablo en riant, ce soir tu viens de passer un cap dans ta connerie !

- Mauvaise réponse, Pablo. C'est que je n'ai jamais été aussi saoûl. »

Puis, Jojo prit la décision la plus difficile à prendre pour lui au quotidien, celle de quitter enfin *Le Café des Arènes*. Il tituba jusqu'à la porte,

souhaita une bonne nuit à tout le monde et sortit au moment précis où Nathalie faisait son entrée. Natacha, qui accompagnait sa mère, jeta un regard effrayé sur Jojo lorsqu'ils se croisèrent. J'ai eu l'occasion moi-même depuis de rencontrer Jojo et je confirme l'impression de la petite : il m'a évoqué ce physique de pirate en retraite dont Jim Harrison pourrait être un autre avatar. Jojo toutefois n'avait pas d'oeil en verre. Un homme impressionnant, perpétuellement mal rasé (ce qui requiert au bout du compte un entretien méticuleux, cf Gainsbourg), assez grand avec une bedaine prononcée. Voir aussi du côté des *Dents de la mer* avec ce marin un peu fou se faisant dévorer à la fin du film par le requin dans le sens de la longueur, en commençant par les jambes et en remontant par à-coups vers la tête jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Jojo, pour un ancien flic, avait quelque chose du marin.

Nathalie et sa fille s'assirent à une table et commandèrent deux coca light. Nathalie était déjà venue une fois au *Café des Arènes* avec des amis, il y avait de cela environ six mois mais, déçue par l'accueil (« Votre établissement n'est qu'un repaire à poivrots », avait-elle indiqué à Pablo), elle n'y avait plus remis les pieds. Pablo fut donc surpris de la revoir ce soir-là, de plus à cette heure tardive.

Son incompréhension dura jusqu'à ce que Nathalie se lève de sa chaise pour s'adresser à la cantonade : « Excusez-moi de vous déranger ! S'il vous plaît écoutez-moi ! J'ai eu une altercation il y a quelques jours avec le boulanger d'à côté, au cours de laquelle il m'a traitée de tous les noms. J'ai décidé de ne pas en rester là et d'essayer de lui intenter un procès pour attentat à la pudeur. Ma fille Natacha était présente et a été choquée sans doute par les propos de cet imbécile. Je recherche des témoins de cet effroyable incident qui pourraient m'aider à constituer mon dossier. Y-en a t-il parmi vous qui auraient assisté aux événements ?

- Moi j'ai tout vu, dit Pablo ; je ne collerai pas cependant mon nom dans votre dossier ; je tiens à garder de bonnes relations avec les autres commerçants. Allons, bande de poivrots, vous n'étiez pas ici ce fameux jour ?

- Nous y étions, dit Fouch. Je suis prêt à témoigner s'il le faut, bien que vous ne soyez pas toujours très tolérante avec nous depuis votre balcon du troisième.

- Merci, Fouch. Heureusement qu'il demeure encore de vrais citoyens en ce monde difficile. Pablo, comment pouvez-vous prendre le parti de ce naze contre une pauvre mère isolée ?

- Etes-vous sûre, demanda Antoine qui se

déclara prêt à témoigner lui aussi, d'avoir des charges suffisantes contre lui ?

- Encore heureux ! Il ne manquerait plus que ça ! J'ai le soutien TOTAL de mon association de mères isolées, capable même s'il le faut de se porter partie civile. Il est scandaleux d'oser s'en prendre à une femme seule accablée de responsabilités.

(Au début du Xxème siècle, l'Etat permit aux individus de se regrouper sous un statut administratif spécial et ne coûtant rien : ce sont les associations Loi 1901. A l'origine il s'agissait d'encourager une certaine liberté de penser ; aujourd'hui, les Français en ont fait un véritable phénomène de société.

Les associations Loi 1901 permettent de s'identifier à des tribus de substitution. Je pourrai les diviser dans mon roman en trois grandes catégories :

1- Associations permettant de rompre l'isolement. L'éclatement des tribus oblige les hommes à se trouver eux-mêmes une famille auprès de laquelle vivre au quotidien. Les personnes âgées, loin de leur progéniture désormais, se regroupent dans des clubs du troisième âge, pour eux une canne solide qui leur

donne la possibilité de partager des activités avec d'autres vieux et de leur éviter le désespoir de la solitude. Là ils peuvent danser, chanter comme au bon vieux temps, jouer aux cartes, voyager, vanter la progression supérieure de leurs petits enfants ; se faire des amis. Les clubs de célibataires entrent aussi dans cette catégorie. Souvent plus très jeunes (trente-cinq, quarante ans en général), certains individus trop seuls, après avoir écumé les boîtes de nuit sans résultat et en désespoir de cause, jouent leur va-tout en devenant membres de ces clubs offrant de pouvoir rencontrer enfin l'âme soeur, ou à défaut de « tirer un coup » de temps à autre. Citer aussi *SOS Amitiés* et autres associations ayant un peu la même vocation, non pas pour trouver chaussure à son pied mais simplement des amis évoluant dans la même galère existentielle.

2- Associations de défense. Nathalie est dans l'une d'entre elles, dont le précepte de base est « l'union fait la force ». Certains individus n'ayant pas confiance en eux par rapport aux responsabilités qui sont les leurs solidifient leur moi un peu bancal en adhérant à ce type d'associations. Que vous soyez alcoolique, drogué, mère célibataire, parents de jumeaux ou de trisomiques ; quel que

soit votre problème il existe certainement une association pour vous défendre.

3- Associations permettant à notre instinct grégaire de s'épanouir. Sont regroupés dans cette catégorie des centaines de clubs sportifs, culturels, libertins ou politiques. Quels que soient votre passion ou vos besoins vous trouverez là moyen de les partager avec d'autres, puisque de par votre nature vous êtes fait pour vivre en bande. L'homme, abandonné sur une île déserte n'est plus rien, il ne peut se construire qu'en vivant au milieu des autres et en s'identifiant à certains d'entre eux.

A voir : Les associations Loi 1901 comme palliatifs à la condition artificielle des individus dans nos sociétés modernes ?)

R

« Maman, maman, voilà tonton Marc avec notre Mc'Do ! Je veux voir mon cadeau ! »

De toute manière Nathalie ne pouvait plus compter sur personne pour son dossier ; en outre le *Café des Arènes* était presque désert à cette heure. Elle paya les consommations à moitié bues, remercia Fouch et Antoine et quitta les lieux. Natacha ouvrit la porte et courut vers Marc : « Mon cadeau, mon cadeau ! »

Nathalie avait l'habitude de changer constamment de partenaires. Natacha était par conséquent couverte de cadeaux par tous ces passants, qui essayaient d'amadouer la fille pour obtenir plus de considération de la part de la mère.

« Pauvre gamine, dit Fouch, ces cadeaux constituent sa seule bouffée d'oxygène dans une existence pas vraiment sereine par ailleurs. Pablo, tu pourrais laisser la porte ouverte, ça ferait rentrer un semblant de fraîcheur. Il va être temps que tu fasses réparer cette climatisation ; imagine ce qui nous attend cet été ! »

Pablo s'exécuta, sans que pour autant la fraîcheur fût perceptible. Cette porte ouverte leur

permit en revanche de passer un bon moment d'animation : tonton Marc, tandis que ses petites femmes faisaient leurs affaires au *Café des Arènes,* avait souhaité leur offrir McDo pour faire plaisir à Natacha. Hélas, après une vérification méticuleuse, Nathalie venait de s'apercevoir que Marc n'avait pris qu'une seule *grande frites* au lieu des deux commandées par les filles.

« Mais oui, se justifiait Marc, tu les connais au McDrive : parfois ils prennent mal les commandes ; plutôt que de faire un scandale, je me suis dit que ce n'était pas si grave. Je m'en suis rendu compte à réception de la marchandise et j'a-vais déjà payé.

- Tu te fous de moi ! cria Nathalie. Mais qu'est-ce que tu es capable de faire, si tu ne peux même pas acheter correctement McDo ? Tout notre plaisir va être gâché à cause de toi. La petite adore les frites, avec la vie difficile qu'elle a, la pauvre, si même ses instants de joie sont fichus... Allez, dépêche-toi d'y retourner !

- Chérie, tu exagères. Je n'ai pas de monnaie et ils ne voudront pas me prendre la carte bancaire pour si peu ; à moins que tu aies quelques euros sur toi je ne vois pas comment... Je ne vais pas passer au distributeur maintenant, quand même !

- Mon porte-monnaie est en haut ; dé-

brouille-toi pour aller le chercher toi-même. Pfou ! Le reste sera froid, à force d'attendre, on aura tout gagné à cause de toi ! Allez, file !

- Tu me fais chier, cria Marc en chuchotant (si c'était possible). »

Puis il courut vers l'entrée de la résidence, monta les escaliers quatre à quatre, revint trente secondes après avec le porte-monnaie, remonta dans sa voiture, rendit les clés à Nathalie, fit demi-tour dans le parking et démarra, en faisant vrombir le moteur et crisser les pneus. Nathalie et Natacha rentrèrent chez elles les bras chargés de McDo.

« Quel imbécile, ce Marc ! grommelait la mère tandis que la fille avait du mal à ouvrir l'accès à la résidence. Allez, dépêche-toi, Natacha ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! Moi qui pensais pouvoir passer enfin une soirée au calme, c'est pas possible ! Tout me fait chier, tout me fait chier ! C'est pas vrai, ça ! »

Nathalie prit les clés des mains de Natacha, ouvrit elle même la porte et elles s'engouffrèrent enfin dans la résidence des Cèdres. « Quelle soirée, je vous jure ! » furent les dernières paroles captées par Antoine et les autres.

Pablo : « Cette fille ne pourra jamais garder un homme plus de trois mois. Ces mères célibataires, elles sont toutes pareilles ! »

Fouch : « Méfions-nous des généralisations : nous nous individualisons toujours par certains côtés ; mais c'est vrai que ces femmes sont souvent des caractérielles, il faut bien le reconnaître. »

Pablo : « Et après elles se plaignent des responsabilités qui leur incombent ; comme si elles n'avaient pas choisi leur situation. »

Fouch : « C'est paradoxal en effet : elles se font passer pour des victimes (et il y en a sûrement beaucoup parmi elles) tout en donnant l'impression de ne rien faire pour conserver une présence masculine stable à leur côté. Dans le cas de Nathalie il paraît évident qu'elle ne supporte rien, à commencer par sa fille. Les mères célibataires sont typiques de la liberté identitaire dans laquelle nous avons la chance de pouvoir évoluer aujourd'hui. Autrefois ç'eut été impossible. Toute la cause féministe est résumée en elles. Pourquoi donnent-elles tellement l'impression de ne pas être heureuses, perpétuellement à cran ? Je me pose la question : une femme ne serait-elle pas capable d'élever un enfant dans la sérénité sans la présence d'un homme ? et vice versa ? serait-ce l'une de ces caractéristiques de la nature humaine contre lesquelles il serait inutile de vouloir lutter malgré nos grands principes de gauche ? »

Mme Fouch : « Ne va pas trop loin dans tes réflexions, chéri ; pourquoi faut-il toujours que tu tombes dans la sociologie ? »

Fouch : « Parce que nous sommes tous identiques ! Nous poursuivons pour l'essentiel les mêmes objectifs ; en fonction de la vie de chacun nous pouvons établir des catégories, des sous-catégories, des types qui se ressemblent. Quand tu regardes fonctionner un individu appartenant à un groupe, essentiellement tu regardes fonctionner tous les membres de ce groupe ; de ce côté-là Balzac ne s'y est pas trompé : nous finissons tous par nous ranger dans une catégorie, sans que ce soit une démarche innée mais le fruit de nos choix et du hasard. Pour ce qui me concerne, j'essaye de me créer une identité à part, cela me gênerait que l'on puisse me coller une étiquette. Je suis un Fouch : je prends ce qui est bon ici ou là, mon originalité ne vient pas des éléments en soi mais de leur combinaison. Comme le tigre de Madagascar. »

Mme Fouch (cherchant à taquiner son mari) : « Dans son cas le résultat n'est pas très convaincant, il n'est vraiment pas beau ! »

Antoine : « Tu es un grand méticuleux, Fouch ; jamais je n'ai rencontré autant d'introversion dans la façon de se construire une personnalité. Crois-tu à ce point que nous ne soyons consti-

tués que par des racines ou des identifications ? »

Fouch : « Le comportement des adolescents est à cet égard très révélateur ; si demain tu as le temps, je te ferai participer à une étude anthropologique sur le terrain. »

Antoine : « Un peu comme ces savants aventuriers s'enfonçant dans la forêt amazonienne pour y observer des indigènes ! Pourquoi pas ? »

Fouch : « Exactement. Prépare ton baluchon et ton matériel. Tiens, voilà tonton Marc qui rentre avec sa *grande frites*. »

S

Marc sortit de sa voiture qu'il venait de garer sur le parking. Il s'empressa de la fermer à clés, puis courut rejoindre ses deux petites femmes adorées qui devaient l'attendre avec impatience.

Pablo resservit une sangria aux Fouch, Antoine et Amélie, avec une nouvelle coupelle de tapas d'anchois marinées.

Mme Fouch : « Nous mangeons des anchois à l'espagnole avec un verre de sangria ; n'est-ce pas délicieux ? Comment peut-on avaler du McDo quand il existe sur terre de si bonnes choses ? Il y a des mystères insolubles. »

Fouch (décidément en grande forme ce soir-là il avait envie d'en démontrer) : « Pas si insolubles que ça, chérie. Avec la mondialisation nous entrons malgré nous dans un système économique dont les caractéristiques sont : esprit de conquête, de compétition, de profit à tout prix, loi de la jungle, dynamisme ; se donner à fond à son travail, vie trépidante et active. Nous n'avons pas eu le choix mais nous devons y faire face. La grande force des Américains est d'avoir poétisé ce genre de vie ; d'ailleurs ils n'ont pas eu de mal,

puisque depuis leurs origines ces caractéristiques sont les leurs. A travers le cinéma et les téléfilms en particulier, nous découvrons des héros énergiques, toujours plein d'optimisme et d'entrain, ne se posant pas de question sur leur condition ; des battants remplis d'humour, dont l'univers est simplement divisé en deux : les bons et les méchants. Ils avancent sans critiquer le système, considérant la vie comme un jeu, une aventure. Une vie très urbaine, mais une autre urbanité qu'en Europe : des gratte-ciel, des quartiers avec de jolies maisons en bois, de la verdure où l'on peut faire du VTT ou son jogging. Ce que je veux dire, c'est que les stéréotypes poétisant notre manière de vivre post-industrielle SONT américains. Ajoutons à cela un marketing efficace et voilà les Européens qui s'américanisent et vont manger au McDo au lieu de se rendre dans nos restaurants. Les McDo ressemblent aux maisons avec lesquelles tu jouais quand tu étais petite, le genre de maisons qu'il y a dans les dessins animés. Les Américains sont de grands enfants et cet aspect nous séduit ; leur grande réussite, c'est aussi de nous rappeler constamment des images de l'enfance. Le problème est que nous devons nous adapter aujourd'hui au même système qu'eux sans en avoir le même romantisme. Notre romantisme à nous, en

soi devenu anachronique, se caractérise par une vie tranquille où le *farniente* tiendrait sa place : les amoureux s'embrassant sur le pont des Arts à Paris, les artistes-peintres ou les poètes au début du Xxème siècle, désargentés menant une vie de bohème à Montmartre ; les apéritifs interminables à Marseille ou Toulouse ; les moments passés à la terrasse des cafés ; les longues promenades ; les déjeuners sur l'herbe ; les vacances. »

Pablo : « La vraie, la GRANDE vie ! »

Fouch : « Voilà la France merveilleuse où le bien-être et le savoir-vivre étaient rois, où le travail avait sa place évidemment mais sans être une fin en soi. Les Français seront malheureux sans doute de devoir renoncer à leur identité pour s'adapter à un mode de vie qui n'est pas le leur. »

Pablo :

« Je vous parle d'un temps
Que les moins de vingt-ans
Ne peuvent pas connaître !
La bohème, la bohème...!! »

Fouch (en riant avec les autres) : « C'est tout à fait ça, Pablo ! »

Antoine (soudain un peu déprimé) : « Comment pourra-t-on sortir d'une situation aussi inextricable ? »

Fouch : « Nous possédons d'emblée

plusieurs avantages sur nos concurrents : notre compétence, notre créativité, notre diversité. Ensuite, les Américains ou les Japonais, par exemple, passent leur vie au bureau ; à nous de leur opposer le travail *effectif*, c'est-à-dire moins d'heures dans l'entreprise mais plus d'efficacité et d'intensité ; amuse-toi à comptabiliser le temps que tu perds à ton travail et tu verras que c'est faramineux. Je connais des employés d'Airbus qui ont une vie équilibrée tout en faisant mieux que les Américains. Quand on essaye de nous faire croire que s'adapter à la mondialisation passe par le libéralisme, je réponds que c'est hypocrite et faux. »

(Réflexion pertinente à approfondir dans mon roman. Ne jamais tomber dans la critique d'une société, mais rester toujours concentré sur l'homme. Par exemple : qu'est-ce que cela peut signifier aujourd'hui d'être français ? Le Français peut-il se construire une identité à travers cette schizophrénie ? etc., etc. Envisager aussi la sagesse des Fouch comme une tentative de conciliation entre la vie moderne et une certaine tradition française)

T

Le lendemain après-midi, un groupe d'adolescents se tient sous le porche permettant de passer de la rue dans le parc de la Pépinière. Fouch et Antoine sont cachés derrière un sapin multiséculaire au tronc suffisamment large pour deux.

Fouch (en chuchotant) : « Voici donc un échantillon d'adolescents contemporains, représentatifs, bien qu'ils ne soient que cinq, de l'ensemble des ados français, pour ne pas dire européens. Commence par les observer un moment, ensuite nous ferons les commentaires. »

Antoine remarqua les scooters garés sur le côté avec les casques sur la selle. Trois d'entre les ados portaient des sweat-shirt de l'Olympique de Marseille, deux autres des t-shirt Bullrot ; tous étaient en baskets et pantacourts. Ils fumaient tous en choeur (des cigarettes, mais peut-être étaient-ce des joints, Antoine était un peu trop loin pour s'en faire une idée précise). Ils écoutaient un transistor posé à même le sol, une station ne diffusant que du rap (*Skyrock*, se dit Antoine) ; une dizaine de titres alternant comme autant de rengaines insupportables. On pouvait les entendre discuter

assez distinctement. L'un d'entre eux (qui semblait répondre au prénom de Stéphane) était fier d'arborer des coquarts sur chacun de ses yeux ; c'était le grand sujet du jour : Stéphane, si Antoine avait bien compris, participait à une fête de quartier ; il portait des bières à ses amis, lorsque soudain l'une de ses connaissances, Kévin, se poste devant lui et lui demande pourquoi il parle encore à sa petite amie (apparemment la confidente de Stéphane, d'où les complications et la jalousie entre les garçons). Sans attendre la réponse Kévin lui décoche deux crochets (l'un du gauche, l'autre du droit), dans chacun de ses yeux. Stéphane, surpris et furieux, laisse tomber ses bières sans les casser, saisit Kévin derrière la nuque et lui donne un grand coup de tête ; ce dernier s'écroule sans connaissance pendant quelques secondes, se relève, chancèle de nouveau. Une bagarre bien tournée, qui permit aux amis de Stéphane de voir leur estime envers lui grandir jusque dans la stratosphère. Le fait est que depuis cette soirée humiliante pour lui, Kévin cherchait Stéphane partout. « Lui, dit Stéphane à ses amis ébahis d'admiration, il me cherche et moi, je l'attends ; ça va recogner, c'est sûr ! »

Ensuite la conversation dériva sur les scooters. Manifestement, disait un autre (un certain

Nordine), son « engin » avait un problème de carburation ; tous, du coup, s'attroupèrent autour du scooter de Nordine et commencèrent par démonter le carénage ; ils semblaient s'y connaître en mécanique et portaient toujours avec eux quelques outils au cas où. Nordine démarra le scooter qui fit un bruit de tondeuse à gazon défectueuse, un bruit insupportable. Il mit son casque ; « mettre » n'étant pas vraiment le mot, disons qu'il le posa sur sa tête à la manière d'une casquette légèrement relevée, comme si un casque n'était plus une protection mais un objet esthétique ; « esthétique » n'étant pas le mot non plus, puisque cela donnait à Nordine un air de singe échappé de sa planète. Pourquoi faut-il, se demanda Antoine, que les adolescents d'aujourd'hui placent toujours leur casque de cette manière sur la tête ? Enfin, Nordine, au grand soulagement d'Antoine, de Fouch et sans doute de tous les habitants du quartier arrêta le moteur de son scooter.

« Les adolescents sont particulièrement intéressants, commenta Fouch, en ce sens où du point de vue existentiel ils sont tous pareils : ils habitent chez leurs parents, ils vont à l'école, ils ont le même âge ; rien ne les distingue, même s'ils sont issus de milieux différents. Bien sûr, leurs géniteurs sont plus ou moins sévères ou laxistes,

sont en mesure de leur donner les moyens de réussir différemment, etc. Mais pour l'essentiel, en ce qui les concerne, ils ne sont pas indépendants et ne peuvent s'exprimer par eux-mêmes. Ils sont aussi à un âge où ils ont besoin de se créer une identité. Le plus important est de constater qu'ils le font tous de la même manière ; comme si tu n'en prenais qu'un et que tu le clonais à des millions d'exemplaires. Ils s'identifient tous aux mêmes modèles sortis on ne sait d'où. Ils utilisent les quelques éléments en leur possession : les vêtements, le langage, leur moyen de locomotion, leur culture ; leur virilité. Ils acceptent les modèles qu'on leur impose sans le moindre esprit critique. Le moins que l'on puisse dire est qu'ils n'ont pas peur du ridicule. Sur leur scooter pétaradant (j'aime à rappeler cette idée de Kundera comme quoi ce serait leur moyen de faire « rayonner » leur moi, de l'imposer aux autres), ils portent leur casque de manière parfaitement illégale. La musique qu'ils écoutent, du rap, du R'n'B ou de la techno, ils appellent ça des « sons », sans se douter de l'ironie, là encore, qu'il y a derrière puisque en effet il s'agit bien de « bruits ». Pour exister aux yeux des autres ils n'ont que leur virilité (le fait d'avoir de bonnes notes ne compte pas vraiment). Un adolescent (fille ou garçon) n'est jamais aussi

fier que lorqu'il peut expliquer à ses copains qu'il s'est « embrouillé » avec quelqu'un ; pour peu qu'il ait en outre quelques marques sur le visage, il sait que leur estime sera grande et qu'il méritera le respect. La ressemblance entre tous les adolescents est à son comble quand on sait qu'elle est quasi physiologique. Ils en arrivent à avoir les mêmes tics ! Ceux que tu as devant toi font claquer le côté de leur langue contre le palais ; mais que tu sois ici ou à l'autre bout de la ville (et à mon avis c'est ça dans la France entière), sans se connaître ni se fréquenter ils ont pourtant les mêmes tics de langage ou comportementaux. Ils le feront moins quand ils te parleront mais sans cesse quand ils sont entre eux. Ce mimétisme est incroyable. Parfois aussi, ils tentent de se différencier les uns des autres pour former des clans. Par exemple, il y a les plutôt « OM » et les plutôt « PSG » ; la France des ados se divise entre les « OM » et les « PSG » ! C'est inexplicable, c'est ridicule. Ici nous nous trouvons face à un clan plutôt « OM ». Je résume : ces individus sont tous dans la même situation existentielle et je constate qu'ils s'imitent tous entre eux. Un jour, ces adolescents deviendront indépendants de leurs parents après avoir fait des choix, un peu aussi par le fruit du hasard ; tout en tenant compte de leurs racines ils s'identifieront

de nouveau au milieu dans lequel ils évolueront, ils se rangeront dans une catégorie. Le processus se complexifiera un peu mais restera le même. J'ai voulu t'en parler à travers l'adolescence pour rendre l'observation plus évidente : l'homme n'est qu'un imitateur. « J'ai une condition singeresse et imitatrice », disait Montaigne. J'ai décidé pour ma part de me créer mon propre modèle. La construction du moi n'est qu'un jeu, consistant à combiner des éléments entre eux (issus de nos aspirations personnelles, des conditionnements que nous avons reçus, etc.) ; j'essaye en revanche de tenir la gageure de ne pas être étiquetable. Ce mécanisme mimétique de l'identité révèle un autre aspect du non-sérieux de notre condition, de son absurdité ; autant s'en amuser.

- Rien, dit Antoine, n'est pourtant plus difficile que de ne pas suivre le troupeau ; le risque étant que le troupeau, ensuite, te rejette.

- Exactement. Et l'homme a besoin de se sentir aimé. Et pour se sentir aimé il a besoin de ressembler à ceux dont il réclame l'affection. Là est située la source de tous nos problèmes : si l'on veut être unique et indépendant nous avons toutes les chances parfois de nous isoler. »

U

L'une des forces, me semble-t-il, de la sagesse des Fouch réside dans le fait qu'elle n'était pas le fruit de cette haine contre la société qui, si elle n'est pas assouvie sous une enveloppe de raison ou de capacité artistique nous plonge dans la complète banalité. A l'origine, chez Fouch, il y avait toute une expérience adolescente qui a fini par aboutir à une certaine conception du moi.

« Depuis toujours, avait-il expliqué un jour à Antoine, j'ai eu le sentiment de me construire en imitant. Peut-être était-ce chez moi plus évident que chez d'autres mais il paraît que c'est pareil pour tout le monde. Je ne pouvais pas avoir l'impression d'exister si ce n'était à travers un modèle (je me souviens de Victor Hugo, Pagnol, Bob Marley, mon père, un camarade de classe, Philéas Fogg, le commandant Cousteau, etc.) dont je m'évertuais à reproduire les gestes, l'état d'esprit, pour m'approcher au plus près de leur personnalité. »

J'ai moi-même, dans mon travail d'écrivain, le sentiment d'avoir dû commencer par imiter les autres pour me construire ma personnalité littéraire. Je n'aurai pas pu y arriver sans eux. Mon-

taigne en a parlé. Je pense que Fouch a raison : il faut commencer par imiter avant de pouvoir se créer soi-même en tant qu'individu. Je ne parle pas du caractère, qui est à mon sens inné, mais de ce qui fait notre identité (notre accent, notre éducation, nos racines, notre univers intérieur, nos passions, etc.). J'ai débuté en écrivant des poèmes comme Paul Eluard ou des histoires à la Jules Verne. Nous sommes tous des moutons les uns envers les autres ; d'ailleurs, toutes ces vedettes, à la télévision, ne sont-elles pas finalement là pour se donner en modèles ?

« Au début, avait continué Fouch, l'imitation ne me gênait pas, je n'en avais pas conscience ou je m'en accommodais. Mais ensuite, vers 18-19 ans je me suis retrouvé étudiant, vivant seul dans un studio à Paris, sans famille proche (je suis né et j'ai passé mon enfance dans un petit village à côté de Dijon), sans amis, en pleine solitude. Et j'ai trouvé ça très bien : je continuais à évoluer par procuration, mais j'ai commencé aussi à vouloir m'affirmer en tant qu'individualité à part entière.

- Mais comment faire ? avait demandé Antoine.

- Généralement, en fonction de l'éducation que l'on a reçue, des capacités intellectuelles ou physiques qui sont les nôtres, de notre situation à

un moment donné, de notre caractère aussi sans doute, nous choisissons (ou nous ne choisissons pas d'ailleurs) un personnage que nous nous efforcerons de jouer ensuite constamment tout au long de notre vie. Le plus souvent, en fait, on se colle une étiquette identitaire en s'identifiant à un groupe (que l'on soit ingénieur, maçon, enseignant, etc.) dont nous adoptons les comportements. Encore une fois rien n'est inné, le moi est l'aboutissement d'un jeu de construction, il n'y a rien de plus artificiel. C'est un lieu commun, mais prends un individu, place-le dans dix environnements différents à sa naissance, il ne sera jamais le même. En tous les cas, cette idée de l'artificialité du moi, dont je venais de prendre conscience, m'a lancé sur une expérience intéressante que cette solitude dans laquelle je vivais (je n'assistais plus aux cours, je passais mes journées enfermé dans mon appartement) m'a permis de réaliser. J'ai décidé de me trouver pas à pas, sans me forcer, avec des principes et quelques lignes directrices (par exemple : en revenir à des aspirations simples selon ma nature ; ne pas tenir compte des tabous ou de ce que l'on voudrait m'imposer ; tenter d'exister à ma manière sans enfreindre les lois, etc.). »

Si Fouch était fier d'avoir fait de son identité quelque chose de construit, il me faudra expli-

quer dans mon roman quel en aura été le prix à payer. Tout indique que les processus d'identification sont intrinsèques à l'homme : non seulement nous existons nous-mêmes à travers l'imitation de modèles, mais notre entourage souvent nous pousse à imiter aussi, en cherchant à nous influencer dans le but inévitable de pouvoir se reconnaître en nous.

Issu d'une famille bourgeoise (cette réflexion pourrait servir aussi pour Amélie), Fouch a été confronté dès son enfance à un milieu où les conditionnements identitaires vous placent dans une ornière dont il est difficile de dévier sans passer pour un marginal ou un raté. Rien ne compte davantage chez les petits-bourgeois que de vivre comme tout le monde, ou mieux que les autres mais en jouant toujours sur le même terrain.

Hélas, dès le début de l'adolescence, petit Fouch avait compris que sa route emprunterait des déviations importantes (sans qu'il se fût agi de révolte, mais plutôt d'une impression de se sentir différent). Le problème s'est encore compliqué pour lui du fait que l'individualisation souhaitée ne devait pas le pousser à s'écarter d'un groupe pour entrer dans un autre, mais de vivre de manière tout à fait indépendante, dans une démarche gidienne pourrait-on dire, et parfaitement individualiste ;

voilà l'origine de tous les maux dont il dut souffrir, puisque l'homme a l'instinct grégaire et qu'il doit forcément s'identifier à un groupe pour se donner l'illusion d'exister. Fouch ambitionnait de s'inventer un mode de vie qui lui correspondrait sans être influencé par les autres, et qui le rendrait heureux comme lui seul souhaitait l'être. Plus tard, Fouch comprendrait que l'on est toujours inspiré par quelqu'un ou quelque chose, mais pour l'instant voici donc le petit Fouch, à 19 ans, vivant solitaire dans un studio à Paris, étudiant, sa liberté en bandoulière, parti à la recherche de son moi ; années qui comptèrent parmi les plus intéressantes de sa vie. « Même encore, avait-il avoué à Antoine, malgré mon bonheur il m'arrive d'en avoir la nostalgie. »

Avant d'entamer des études de physique (qui le mèneraient jusqu'à la maîtrise), il tenta la première année de faire du droit ; échec complet : à partir du mois de janvier il n'allait plus en cours. « J'ai passé six mois hallucinants, je ne sortais de chez moi que pour acheter mes cigarettes (deux paquets par jour), et de la bouffe au Casino du coin. Je me couchais vers deux ou trois heures du matin, je me levais à midi. Je passais mon temps à lire (j'ai lu une quantité impensable de bouquins) ; j'ai écrit des poèmes, j'ai écouté de la musique. Les mois, probablement, les plus formateurs de toute

mon existence ; totalement renfermé sur moi-même : le simple fait de quitter mon appartement me causait de l'angoisse. Pourquoi ai-je été si heureux ? Je pense que la solitude a autant d'avantages que d'inconvénients. La liberté, absolue, jamais personne pour te juger, te mettre une quelconque pression ; tu ne vis que pour toi-même, aucune contrainte, tu fais ce que tu veux, quand tu veux, comme tu veux. Tout ce que tu peux apprendre sur toi et l'homme en général ; c'est dans ces années que j'ai lu Pascal et sa chambre, *L'invention de la solitude* de Paul Auster. J'ai découvert à travers cette expérience l'un de nos grands paradoxes : il est difficile de vivre au milieu des autres, c'est une lutte constante et pourtant (même si la solitude peut être appréciable pendant un certain temps) nous ne pouvons pas nous en passer (Paul Auster dirait que « les autres nous habitent »). Le plus destabilisant, c'est quand tu ressens cette impression de néant, cette vacuité fondamentale de ton moi lorsque tu n'es plus entouré. C'est alors que j'ai saisi l'aspect psychosociologique de mon identité. D'abord, j'ai compris à quel point nous ne sommes rien à la base ; à peine un potentiel plus ou moins important qui peut se développer dans toutes les directions. Je me souviens qu'au plus profond de ma solitude,

j'écrivais des poèmes dans lesquels un clochard (viduité comparable à la mienne) s'imaginait dans la peau d'innombrables individus très différents les uns des autres pour s'inventer une personnalité ; tous ceux qui croisaient son chemin. Nous avons besoin de regarder vivre les autres, de commencer par subir des conditionnements identitaires pour pouvoir nous affirmer ensuite pleinement. En tous les cas, ce que je suis aujourd'hui a commencé à se fabriquer dans ce studio minuscule. Les membres de ma famille, par exemple, « m'habitaient » constamment durant cette période, et j'ai compris qu'ils faisaient partie de moi-même. Il est des conditionnements dans la vie dont on ne peut pas faire fi. « Ton moi, me disais-je, commence avec ce qui te manque lorsque tu es seul. Tu possèdes déjà des racines, c'est pas mal ; pour le reste, profite de cette vacuité salutaire pour chercher au fond de toi ce dont tu aurais vraiment envie, invente-toi une personnalité bien à toi ; cherche d'abord quels sont tes besoins les plus fondamentaux, puis crée-toi un système, une philosophie personnelle, un personnage auquel enfin tu t'identifieras » ; au fil des ans, cette méthode et mes expériences directes de la vie m'ont permis de me trouver ; ça m'a pris du temps, beaucoup de temps.

- J'imagine, dit Antoine, qu'il n'est pas facile de résumer en quelques mots quelle a pu être cette méthode.

- Peu à peu j'ai été en mesure de me la clarifier en quelques formules. D'abord, à la vie instinctive de l'homme depuis la révolution sexuelle (qui l'a rapproché de l'état animal) j'ai opposé la vie constructive ; car l'homme est aussi plus exigeant qu'une bête, il doit se structurer pour poursuivre son bonheur, il ne peut pas ne vivre qu'au jour le jour. A l'imitation qui est le propre de l'homme, j'ai opposé le plus possible une démarche gidienne, essayant de n'écouter que mes aspirations intimes. A la liberté mal assumée, créant des types souvent contre nature issus d'idéologies malsaines, j'ai opposé une théorie de l'évidence afin d'aboutir à une sagesse que je souhaiterais universelle.

- Si je résume, avec ta femme : vous avez des moeurs débridées tout en étant souvent réactionnaires, vous êtes souvent de gauche, parfois de droite avec votre sens de la famille et de la propriété ; n'est-ce pas fatigant de ne jamais appartenir à rien ?

- Tant que je m'appartiens moi-même, répondit Fouch en riant, cela ne me gêne pas. Gauche, droite ? J'avoue ne m'être jamais posé la

question. Je suis pour l'introspection et le bon sens. Montaigne l'affirme : « Chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition. » Mon expérience ne peut déboucher que sur quelque chose d'universel.

- Tu veux dire que tu détiendrais la clé du bonheur pour chacun d'entre nous ?

- C'est tout à fait ce que je veux dire ! Quiconque ne vit pas comme moi est forcément pollué par les idéologies.

- C'est pas possible ; tu n'es pas sérieux ?

- Non, répondit Fouch sans grande conviction. »

V

Jusqu'à aujourd'hui, les relations entre les Fouch et Nathalie avaient été plutôt épineuses ; les Fouch n'avaient rien contre elle mais la réciproque ne valait pas, à tel point que dans leur jardin ils ne pouvaient plus que chuchoter, sans quoi Nathalie sortait illico sur son balcon du troisième pour les vitupérer.

Ce soir-là en revanche, Nathalie était très amie avec les Fouch ; peut-être à cause du papier qu'elle leur portait à remplir pour le procès. Salvador dormait sur son fauteuil. Tous buvaient du guignolet, tandis que Natacha se gorgeait de chips arrosées de coca.

Fouch s'appliquait à écrire son témoignage en étant le plus fidèle possible à ses souvenirs. Puis il signa et remit le papier à Nathalie (Mme Fouch avait déjà fait son devoir).

« Merci beaucoup. Vous êtes de vrais citoyens, prêts à aider une femme seule dans la difficulté. Trois fois merci. Vraiment.

- A part ça, quoi de neuf ? demanda Fouch.

- Bof, répondit Nathalie. La routine. Je viens de me séparer de la baby-sitter. Un vrai

scandale, cette fille !

- Que s'est-il passé ? demanda Mme Fouch.

- Je la soupçonne de laver Natacha à l'eau froide, de lui apprendre des gros mots, et même de lui toucher le zizi de temps à autre.

- A ce point ! s'exclama Fouch. Mais c'est grave ! Etes-vous sûre de ces accusations ?

- Parfaitement ; d'ailleurs, pour ce qui est du bain, ma fille me l'a plus ou moins avoué.

- Et pour le reste ? demanda Mme Fouch.

- Non. Mais j'ai de l'intuition et je ne me trompe jamais.

- Peut-être, suggéra Fouch, un sentiment de culpabilité ou un manque de confiance en vous-même vous fait imaginer des choses.

- Vous êtes fou ! On n'imagine pas des choses pareilles ! Je considère qu'il est de mon devoir d'écrire à l'entreprise de services qui l'emploie afin qu'ils la licencient. Il est scandaleux qu'une fille aussi dangereuse puisse rester seule avec des enfants. Mon association de mères célibataires encore une fois est prête à me soutenir. Il ne faut pas se laisser faire dans ce monde impitoyable ! »

Natacha sirotait tranquillement son coca ; cette conversation ne semblait pas la concerner, elle n'avait que faire de cette baby-sitter qui au bout du compte l'empêchait d'être avec sa mère.

« Est-ce que je peux jouer avec Salvador ? demanda-t-elle aux Fouch.

- Oh, tu sais, répondit Mme Fouch, pour le moment il dort. Ensuite peut-être... »

Le portable de Nathalie sonna. Elle avait choisi la mélodie d'une chanson de Johnny Hallyday : *Qu'est-ce qu'elle a ma gueule !*

« Excusez-moi, dit-elle. Allô ? (Un silence assez long suivit, sur le visage de Nathalie peu à peu se dessinait un masque de contrariété). Quoi ? Mais tu n'es vraiment qu'une grosse vache ! On s'était mises d'accord ! Comment je vais faire, moi ! Tu sais bien que maman sera en voyage ! Tu n'es qu'une enfoirée ! Ouais, allez, dégage ! C'est plus la peine que tu me demandes quoi que ce soit. Adieu !!

- Un problème ? dit Fouch. Rien de grave, j'espère.

- Ma soeur refuse de garder Natacha en juillet. Moi je travaille et me voilà condamnée à trouver une autre baby-sitter en moins d'un mois. C'est pas vrai, quelle conne ! Nous n'en finissons pas de nous fâcher. Ce coup-ci c'est sûr, je ne la reverrai plus. Fini ! »

Nathalie avala d'un trait son guignolet et s'empara de son sac.

« Allez, Natacha, vite, vite, on va aller se

renseigner pour une nounou. Dépêche-toi !

- Maman, j'ai pas terminé mon coca !

- Arrête de répondre à ta mère ! Y en a marre ! Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ! »

Natacha, à contre-coeur, donna un baiser à Salvador et suivit sa mère.

« Merci, dit Nathalie. Le combat sans fin continue. Je vous tiendrai au courant pour le procès.

- Au revoir, Nathalie, dit Fouch d'une voix traînante. »

Puis il referma la porte.

« Pauvre gamine, dit Mme Fouch ; trimbalée incessamment de droite et de gauche. »

Les Fouch avaient à peine tourné le dos à la porte pour retourner au salon que l'on frappa de nouveau. Fouch alla ouvrir.

« Gendarmerie nationale, dit l'un des deux gendarmes.

- Que puis-je faire pour vous ?

- Pourrions-nous entrer une minute ? »

Les deux gendarmes s'engouffrèrent dans l'appartement des Fouch ; se dirigèrent vers la porte-fenêtre du salon.

« Il y a eu une altercation suivie de coups et blessures dans le parc, à proximité de votre jardin. L'un des hommes a porté plainte et nous me-

nons une enquête. Nous recherchons des témoins. »

Fouch regarda sa femme d'un air dépité. Même si nous essayons de ne pas avoir de problèmes, c'est dans les problèmes des autres que nous nous trouvons impliqués. Et Fouch, d'un autre côté, tenait à rester fidèle à ses principes.

« Oui, dit-il accablé, nous avons tout vu. Asseyez-vous. Désirez-vous un guignolet ? Ou bien un coca ? Un jus de fruits ? »

W

Pablo racontait à Antoine comment il s'était finalement brouillé avec le boulanger : à force de vouloir être conciliant, l'autre en avait profité pour faire la loi sur le parking ; ses ouvriers garaient leur véhicule devant le *Café des Arènes*, les poubelles étaient rangées n'importe où. Pablo le philosophe avait littéralement implosé la veille en lui déclarant la guerre, il s'était renseigné auprès de la mairie pour envisager des moyens d'action légaux, etc.

« Du coup, dit Pablo, j'ai décidé de témoigner dans le procès de Nathalie. Cet homme est un idiot incurable. »

Fouch entra dans le *Café des Arènes*, avec lequel Antoine avait rendez-vous ; Amélie et Mme Fouch faisaient une balade entre filles dans le parc de la Pépinière.

« Allons, gémit Pablo, asseyez-vous ; on va se boire un petit remontant. »

Antoine expliqua à Fouch les raisons de la déprime de Pablo tout en prenant place.

« Cet homme est un triple idiot, décidément ; et toi, Antoine, tu en es où avec Amélie ?

- Elle s'apprête à s'installer chez moi ; elle a donné le préavis pour son appartement.

- Oh, mais c'est le grand amour !

- Je me sens revivre ; aujourd'hui même mon travail parvient à m'intéresser. Je vais revendre ma BMW Z3 pour acheter une autre voiture plus familiale ; mais aussi un scooter : ce sera plus pratique dans les embouteillages. Comme tu dis si bien, j'ajuste ma vie pour améliorer mon quotidien.

- Nous n'avons pas le choix. Il faut être méthodique, savoir ce que l'on veut et l'obtenir à long terme, pas à pas pour limiter la marge d'erreurs. De ce point de vue un modèle du genre me paraît être le chanteur Cabrel ; voilà un gars qui a tout compris et dont je devrais m'inspirer.

- Ha ! Ha ! Je ne suis pas certain que ce cher Francis fasse des partouzes !

- Je ne le crois pas non plus, quoique saiton jamais.

- Ha ! Ha !

- Cabrel a raison en ce sens où il a été rigoureux au détail près dans la construction de son équilibre de vie ; sans se laisser happer par les conditionnements du show-business ; après maints tatônnements, sans se presser. Artistiquement, il a subi des influences comme les autres avant de se

trouver une couleur personnelle après un long mûrissement ; professionnellement, il s'est construit un empire en apprenant patiemment les rouages de son métier jusqu'à en maîtriser tous les paramètres ; aujourd'hui il sort un album tous les cinq ans, le temps de profiter de sa vie de famille, de sa région, etc. ; il a attendu avec sa femme douze ans avant d'avoir son premier enfant, ne se sentant pas capable d'être un bon père étant jeune à force de ne penser qu'à sa carrière. Douze ans ! Impressionnant. Il vit caché, se protège de la célébrité (dont il n'a que les avantages), il est fidèle à sa femme ; prudence tout épicurienne pour s'éviter les ennuis. Il cultive l'art de la lenteur, ne prend aucune décision à la légère, sait prendre le temps de flâner. Il ne vit pas du tout comme on voudrait lui faire croire qu'il faut vivre, il n'écoute que ses propres envies ou celles de sa famille. Le pire, c'est qu'il a un succès fou ! Lui qui chante la vie authentique, champêtre, la fidélité, la rêvasserie, autant d'éléments qui nous sont étrangers ! Son succès peut avoir beaucoup de significations, crois-moi.

- Tout le monde n'a pas la chance d'être Cabrel, Fouch !

- Construire sa vie selon un projet à long terme, faire un métier qu'on aime, améliorer son quotidien par divers ajustements, ne pas se laisser

influencer par les conditionnements identitaires, apprendre à vieillir, savoir quelles sont les véritables sources de joie pour un être humain. Tout le monde peut y parvenir, Antoine !

- Je crois qu'il faut de la chance pour obtenir le bonheur, et pas seulement une méthode.

- Je suis d'accord ! On n'est jamais à l'abri du malheur ; pour être heureux nous devons prendre des risques, s'exposer. Je n'oublie pas non plus cette absurdité fondamentale de l'existence humaine ; mais pour autant, le bonheur n'est pas inaccessible. »

A cet instant précis, le boulanger passa devant le *Café des Arènes*, adressant à Pablo un bras d'honneur retentissant, accompagné d'une grimace telle qu'on ne peut en voir que dans les cours de récréation.

Antoine : « En parlant d'absurdité, en voici un bel échantillon. »

Fouch (en s'adressant à Pablo) : « Et Jojo, il n'est pas ici ce soir ? »

Pablo : « Il avait rendez-vous avec son fils ; apparemment ils ont fait la paix. »

Fouch : « Enfin une bonne nouvelle ; c'est ce qui pouvait lui arriver de meilleur. Notre misère tient au fait que nous dépendons des personnes qui nous construisent ; lorsque tu es vieux tu te rends

compte de cette évidence : les gosses, voilà ce que tu as fait de plus important dans ta vie, y compris même si tu es devenu un nabab ; à moins que tu n'aies conquis la postérité. »

Antoine : « Les oeuvres d'art peuvent avoir la même importance. »

Fouch : « A la limite ; ce sont aussi des traces que tu laisses et qui te définissent même après la mort. Mais leur avenir dépend de la valeur que voudront bien leur donner les générations futures ; les gosses, c'est acquis d'avance. »

Antoine : « Encore qu'ensuite, après plusieurs générations, tes descendants ne sauront plus qui tu étais ! »

Fouch : « Voilà pourquoi selon moi les gens s'intéressent de plus en plus à la généalogie ; connaître tes aïeux, c'est aussi te donner de l'importance en retrouvant la trace de la continuité dans laquelle tu t'inscris ; encore un bon moyen de palier à cette absurdité dont nous parlions. »

Antoine : « Mais peut-on réellement l'éradiquer ? »

Le boulanger, maintenant, posté devant la vitrine du *Café des Arènes*, présentait son majeur à Pablo (les autres doigts refermés sur la main), tout en trémoussant sa bedaine et en tirant la langue.

« Non Antoine, dit Fouch, nous ne pouvons

que l'accepter et la limiter ; nous ne l'éradiquerons pas. »

X

Aujourd'hui ma femme a accepté, après maintes vociférations, que nous passions la journée avec les Fouch ; sous prétexte d'achat de tabac nous avons été en Andorre.

« La moindre allusion à leurs moeurs débridées, m'avait-elle prévenu, et je leur déballe ma façon de penser. »

Finalement tout s'est bien passé ; nous avons pris chacun notre véhicule afin d'éviter de devoir trop leur faire la conversation. A Ax-les-thermes nous avons déjeuné avec des sandwiches, sur une petite place délicieuse où Salvador et notre boxer Murphy ont pu s'ébrouer sans risques. A l'issue de cette journée ensoleillée, nous ne sommes pas vraiment devenus amis avec les Fouch mais je suis parvenu à créer un lien avec eux assez particulier ; surtout à la suite d'une anecdote dont il faudra que je parle dans mon roman.

Parvenus au Pas de la Case après avoir passé la frontière sans encombres, nous avons eu du mal à y trouver des places de parking ; en fin de compte nous avons dû nous garer sur les hauteurs, tout près de la célèbre station-service à l'essence

détaxée. Le beau temps n'empêchait pas un vent violent de souffler, dont nous n'avions pas pris conscience ; mon épouse a ouvert la portière qui, sans qu'elle puisse la retenir est allée cogner contre la superbe Xantia Picasso stationnée à côté de nous (les Fouch, quant à eux, se trouvaient sur notre gauche ; deux emplacements côte-à-côte : nous avions eu de la chance), y causant un impact de la taille d'une tête d'épingle, invisible si l'on n'y regardait pas à deux fois. Malheureusement, les propriétaires du Picasso flambant neuf étaient à l'intérieur ; un moustachu assis à la place du conducteur en sortit tranquillement et vint nous dire qu'il fallait faire un constat. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il n'y avait pas à faire de constat pour une pareille broutille, mais il n'en démordit pas : il fallait faire un constat. « Ha ! Ha ! J'ai compris, Jérôme, c'est une blague », dit Fouch qui venait de nous rejoindre. Mais non, le moustachu ne plaisantait pas : il soutînt mordicus qu'il fallait établir un constat, qu'il avait investi beaucoup d'argent dans cette voiture et qu'il tenait à ne pas la dénaturer. Nous avons établi le constat et le moustachu est reparti soulagé et content. Fouch m'expliqua à quel point il considérait cette anecdote comme symptômatique de notre société : « Je te garantis que ce moustachu aura gain de

cause auprès de son assurance. Les assurances : idée d'une grande noblesse à l'origine, totalement pervertie aujourd'hui. La loi du marché fait que les assureurs, face à la concurrence, cherchent à satisfaire au mieux leurs clients au point de couvrir maintenant le moindre bobo ; du coup les cotisations augmentent, mais surtout cela renforce l'individualisme et la lutte pour imposer son moi : chacun en profite pour protéger ses petits intérêts et les conflits se multiplient, l'intolérance gagne du terrain. C'est comme un cercle vicieux. Je suis en révolte, Jérôme ; à mon avis l'avenir de l'homme n'est pas là, et malgré ces agressions je veux encore croire à la solidarité ; je veux relever ce défi, le plus noble auquel la société contemporaine nous confronte.

- Il fallait que je te dise, Fouch : j'ai l'ambition d'écrire un roman sur vous.

- Sur nous ?

- Exactement. Depuis quelque temps je rassemble des notes, des fragments de réel avec ce que me racontent de vous les personnes qui vous connaissent le mieux.

- Mais quel intérêt cela peut-il avoir ?

- Je l'ignore. J'ai le sentiment que vous m'aider à mieux cerner notre monde ; peut-être pourrez-vous aider d'autres personnes.

- Ce sera la vision que tu as de nous, sans doute erronée ; si ce n'est pas entièrement vrai aucune importance : en un juste retour des choses ton livre, ensuite, nous enseignera à son tour. Je te prêterai mon journal ; un document précieux pour tes recherches, et mon grand projet : il me permettra d'écrire un jour un livre de mémoires que je transmettrai à mes enfants. J'espère surtout que ton roman posera beaucoup de questions. A quoi ressemblera-t-il ?

- Je n'en sais fichtrement rien.

Y

Le lendemain, Salvador, Murphy et Mabrouk s'amusaient à se courir après dans le parc de la Pépinière, où Fouch et moi nous étions en train de converser avec M. Durand. C'était un dimanche, des couples poussaient des bébés dans leurs poussettes, des étudiants faisaient la sieste allongés sur les pelouses ; des retraités tenaient leurs chiens en laisse, avançant bras dessus bras dessous. Cela sentait l'été approchant et tous paraissaient heureux. Des jeunes sirotaient des bières et fumaient des joints sous un cyprès.

Nous vîmes arriver Amandine Blandier avec son caniche Joy ; c'était une habitante du quartier connue de tous pour faire de fréquents séjours en hôpital psychiatrique comme schizo-maniaco dépressive ; bref, nous avions coutume de l'appeler « la folle ». La folle, donc, nous salua avant de passer son chemin. Quand elle fut parvenue au niveau du groupe de jeunes, nous comprîmes que quelque chose allait se passer. Elle commença par leur demander s'ils n'avaient pas honte de fumer des joints et de boire des bières, avant de les traiter de « sales bougnouls » et de

« macaques ». Evidemment les jeunes, après avoir bien ri se fâchèrent pour de bon et commencèrent à l'insulter, à grands coups de « salope » et de « pétasse ». Que fait-on dans ces cas-là ? Comment réagir ? Connaissant la folle, beaucoup restèrent au début à contempler le spectacle en ricanant ; d'autres s'esquivèrent à l'anglaise, par crainte d'être impliqués dans la bagarre. Quant à nous, gênés, nous nous regardions sans trop savoir quelle attitude adopter. Il devenait évident que la folle (qui persistait dans son délire) n'allait pas tarder à se faire tabasser. M. Durand n'hésita pas une seconde : il se dirigea vers la scène désormais sans témoins et se mit à parlementer avec Amandine pour essayer de la raisonner. Finalement il y parvint, tandis que les jeunes, voyant arriver Salvador, Mabrouk (le berger allemand de M. Durand) et Murphy préférèrent se mettre à l'écart.

« Cet homme est vraiment un saint, dit Fouch. Comment peut-on conserver un tel respect d'autrui avec toutes les difficultés qu'il a pu rencontrer dans son existence ? Un jour, peut-être permettra-t-il à l'humanité de survivre à l'intolérance. Glorifions M. Durand et qu'il nous serve de modèle !

- Cette femme, dit M. Durand en revenant auprès de nous après que tout fût terminé, elle n'a

pas ses facultés mentales, elle ne sait pas ce qu'elle dit. Elle allait se faire massacrer la pauvre, c'est sûr. »

Fouch : « M. Durand, comment se fait-il que vous ne passiez jamais à la télé ? »

M. Durand : « Comment ça ? »

Fouch : « Non, rien, moi aussi cela m'arrive parfois de dire n'importe quoi. N'y prêtez pas attention. »

Le même jour - Minuit.

Aujourd'hui, Fouch m'a également transmis son journal, dont je viens de prendre connaissance. Les idées qui y sont consignées, si elles correspondent parfois à celles de mon carnet de notes, en sont souvent très éloignées, voire même contradictoires. Je me rends compte que j'ai donné ici ma propre vision des Fouch. Plutôt que de les interroger directement, j'avais souhaité passer par un intermédiaire qui aurait posé un regard extérieur sur mes héros et donc plus objectif, plus crédible. Mais, sur le principe du téléphone arabe Antoine (car c'était lui mon intermédiaire dans la plupart des cas) s'est approprié leurs pensées une première fois avant que je ne les déforme sans doute à mon tour. Ainsi en va-t-il des idées : chacun se les

accapare pour voir midi à sa porte. Seule demeure au bout du compte l'expérience concrète des Fouch ; à partir de cette réalité, chacun peut se fabriquer sa propre conception de leur sagesse, et cela n'aura qu'une importance subjective. Mon livre, par conséquent, restera en l'état, c'est-à-dire comme un ensemble de fragments (narratifs ou méditatifs) supposés stimuler les capacités réactives du lecteur. Ainsi soit-il et Inch Allah.

Z

20 juin 2005. Trois heures du matin.

Il y a une demi-heure, je me suis réveillé en sursaut en poussant un grand cri (qui par chance n'a pas perturbé le sommeil de notre fille).

« Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Alice terrorisée.

- J'ai cauchemardé sur Fouch.

- Sans doute un rêve érotique, a-t-elle dit sarcastiquement ; il fallait bien que ça t'arrive un jour ou l'autre.

- Mais non ! Ma parole, tu fais une véritable fixation ! » Puis Alice s'est rendormie avant que j'aie pu lui raconter le rêve ; pour ma part je ne suis pas parvenu à l'imiter et je m'installe à mon bureau afin de le consigner dans ce carnet, en essayant d'être fidèle à mon souvenir tout en le transcrivant sous une forme littéraire :

« A Paris, durant l'été. Le rédacteur en chef et présentateur vedette du 20h00 sur une grande chaîne nationale, Laurent Brubäeker, reçut une lettre mystérieuse rédigée par son grand ami

Patrick Bourdon (mais dans le rêve c'était moi qui jouais son rôle), journaliste d'investigation. Ces deux-là travaillaient ensemble et ils étaient bien plus que de simples collègues : c'étaient les meilleurs amis du monde, ils partageaient à peu près tout, ils étaient inséparables.

Peu de temps auparavant, Brubäeker avait chargé Patrick Bourdon d'enquêter sur une secte établie en Espagne.

« Apparemment, avait-il dit, il s'agirait d'une communauté très bizarre ; ça pourrait faire un bon sujet pour renforcer mon audience.

- Tu as raison, les sectes sont à la mode.

- Presque aussi bien que les enlèvements d'enfants », avait souligné Brubäeker avec un sourire malin.

Patrick Bourdon pensa que décidément son ami était l'homme le plus doué de sa génération. Le jour-même il prit rendez-vous avec cette secte pour en rencontrer le gourou, dont il ne connaissait rien.

Quelques jours plus tard, Brubäeker reçut donc une lettre de Bourdon :

« Cher Laurent,

La communauté dans laquelle je viens de

pénétrer est trop inepte pour exister vraiment. Je me bornerai dans les pages qui suivent à te narrer point par point l'expérience qui fut la mienne, et dont je ne suis pas encore sorti (dont je ne sortirai sans doute jamais).

Au volant de mon automobile, je m'éloignais prudemment et sous sa fameuse chaleur torride, de Madrid. Le paysage aride du sud de la capitale s'avançait devant moi. L'atmosphère rendait le monde flou et cela me donnait le sentiment de progresser dans un rêve. Soudain, une villa isolée a surgi devant la voiture, ce qui m'a paru d'une grande étrangeté car les habitations solitaires n'existent pas en Espagne : j'ai supposé que j'étais parvenu à destination.

J'ai frappé à la porte. Un homme grand m'a ouvert et m'a fait entrer dans un intérieur dont la fraîcheur m'a apaisé. C'était un vieillard maigre, ridé, tout de blanc vêtu ; on aurait dit une momie.

« Mon Dieu, ai-je demandé, êtes-vous bien l'écrivain Fouch ?

- C'est moi-même. J'ai beaucoup changé depuis ma dernière apparition médiatique.»

Fouch ! j'ai pensé. Fondateur de cette communauté. Immense romancier reconnu partout

dans le monde. Comment pouvait-on vieillir à ce point ? Cet homme devait avoir dans les soixante cinq ans et je lui en donnais quatre-vingt-dix. Tu ne t'étais pas trompé, Laurent, ç'allait faire un scoop monumental.

J'ai suivi l'écrivain transformé en momie jusqu'au bout d'un couloir étroit et sombre, par lequel nous avons pénétré dans un salon rougeâtre où la communauté se réunissait. Le spectacle qui s'est offert à mes yeux m'a rempli d'un sentiment d'incrédulité. Chacun des hommes et chacune des femmes avaient exactement la même taille que tous les autres adeptes du même sexe, les premiers possédant dix centimètres environ de plus que les secondes. Comment un tel phénomène pouvait-il trouver une explication rationnelle, je ne devais le comprendre que plus tard. J'ai constaté qu'il n'y avait pas d'enfants dans cette pièce. Tous les membres parlaient un langage n'employant que des proverbes, des clichés ; si cela démontrait la volonté d'uniformisation poussée à l'extrême qui caractérisait, d'après les études que j'avais effectuées, la philosophie de cette secte, je n'aurais cependant pas supposé que ce fût à ce point. A mon entrée dans le salon, tous se sont retournés et m'ont dévisagé d'un regard où j'ai lu mon statut d'étranger. Ils ont semblé toutefois tolérer ma pré-

sence. J'ai remarqué en particulier une jeune fille qui servait des boissons que je n'ai pas connues. Elle avait la même taille que les autres femmes mais elle ne disait mot. Je ne te cacherai pas que je la trouvais merveilleusement belle. Elle s'est avancée vers moi avec un joli sourire et m'a proposé un verre que j'ai accepté poliment. Cela ressemblait à de la grenadine, un peu comme cette boisson typique des indiens d'Amérique.

Ensuite, le vieillard m'a conduit dans le *comedor* pour m'offrir à manger. J'ai tenté d'entamer la conversation en le questionnant sur cette étrange identité des tailles, mais il a répondu à côté :

« Nous ne croyons pas du tout en ce que nous faisons. Nous sommes la première secte ironique de l'histoire. Notre but est simplement de vous tendre un miroir dans lequel vous pourrez constater ce que vous êtes. »

Je lui ai fait part de mon incompréhension.

« Notre leitmotive, a-t-il précisé, est la notion d'uniformisation poussée jusqu'à l'absolu, comme tend à le faire l'évolution de votre monde. Voilà pourquoi nous nous efforçons de nous rendre semblables les uns aux autres. Pour faire comme vous. Nous souhaiterions devenir une société symbole de votre système, pour en démontrer

la perversité.

- C'est très prétentieux.

- Notre seule prétention est de vous révéler de manière frappante ce qu'est votre condition. Nous vous accueillons ici, je parle votre langue afin que vous deveniez notre porte-parole.

- Je ne suis, ai-je répondu, qu'un journaliste d'investigation.

- Qu'importe. Vous écrirez et nous ferez connaître.

Le vieillard m'a offert de la charcuterie, du melon, enfin des aliments espagnols tout à fait traditionnels.

J'avais remarqué qu'il n'y avait pas en ce lieu de bibliothèque. Pour continuer la conversation, je lui en ai demandé la raison et il m'a répondu :

- Il suffit, pour notre éducation, d'un seul livre. Chez vous ce sont les mass medias qui jouent ce rôle. Nos enfants s'instruisent à partir de ce Livre imprimé par nos soins et qui contient des extraits d'oeuvres littéraires, historiques, de mathématiques, physique et autres sciences. Cette méthode nous permet de modeler chacun d'entre nous sur le même moule. Nous avons compris que posséder une grande bibliothèque aurait différencié les membres de notre société.

Il m'a proposé de le consulter, m'a quitté un instant, est revenu avec le Livre. J'ai compris que les textes qu'il contenait étaient un survol rapide et superficiel d'à peu près tous les domaines de la connaissance.

- Exister de la sorte n'est qu'une illusion ! me suis-je écrié. Vous vous imitez les uns les autres. Vous êtes tous pareils, c'est absurde. Comme Don Quichotte qui singeait ses modèles pour se créer !

- Peut-être, mais vous comprendrez très vite que c'est votre condition aussi. Sans les chevaliers Don Quichotte ne serait rien. De la même manière vous copiez les modèles que l'on vous impose à la télé. A quoi servent les vedettes, selon vous ? Vous êtes tous des Don Quichotte.

- Parlez-moi de votre conception du travail.

- Chaque fonction est accomplie ici par au moins deux membres de la communauté, pour que chacun soit en mesure de se reconnaître dans son alter ego. C'est pareil dans vos sociétés : un individu se crée une identité en vivant selon le mode de vie de sa classe sociale. Mais cette assertion est vulgaire ; comme je l'ai déjà dit nous ne sommes qu'une caricature de votre monde.

Contrairement à mon hôte, j'étais d'avis que l'originalité pouvait encore être un moyen de

se définir :

- Et la création, ai-je demandé, n'est-elle pas un moyen de se singulariser ?

Mon hôte a établi entre nous un silence de réflexion. J'ai vu qu'il hésitait à répondre.

- La création véritable ne sera plus possible demain. Tout ne sera plus que produits industriels, y compris dans les domaines artistiques. Ce processus a déjà commencé avec vos télés-réalité qui fabriquent des stéréotypes collant avec l'air du temps. Rien d'ambitieux, d'original, de nouveau. Il n'y a plus d'artistes chez nous, comme chez vous dans un avenir pas si lointain ; non pas qu'ils n'existent plus, mais ils ne pourront plus s'exprimer, se faire connaître.

- J'ai cru entendre, dis-je pour changer de sujet, que vous ne conversiez qu'à travers des citations.

- Il en est de même dans vos sociétés, bien que cela se passe de manière plus hypocrite. Vous n'en avez pas conscience mais au fond vous ne faites que répéter incessamment les mêmes banalités entendues à la télé ou au bureau. La différence est que nous le faisons délibérément, là encore absolument, symboliquement.

- Cela pourrait aller au delà du symbole, je veux dire jusqu'à l'absurde, comme chez Ionesco.

- Ionesco a raison. La *Cantatrice chauve* n'est qu'une caricature de votre condition. Nous nous reconnaissons dans ce dramaturge. Des extraits de son oeuvre figurent dans notre Livre. »

J'ai pensé qu'atteindre une telle uniformisation des individus devait être compliqué. Je lui ai fait part de mon doute.

« Dans votre monde on vous rend tous identiques en vous conditionnant : soyez riches, martèlent les mass medias, soyez minces pour être beaux, écoutez cette musique, sinon vous ne serez pas dans le coup, vous ne serez rien. Croyez-moi, il n'y a rien de plus facile au contraire que de rabaisser les hommes à l'état de singes. »

Ensuite, j'ai demandé à nouveau si Fouch pouvait enfin m'élucider ce mystère des tailles qui me tourmentait et il a consenti à me répondre. Il m'a proposé de le suivre. Nous avons traversé un couloir inondé d'une couleur orange qui m'a rappelé le sentiment d'irréalité que j'avais déjà ressenti. Nous sommes arrivés devant une porte fermée sur laquelle un écriteau : *Chambre d'uniformisation,* a renforcé ma curiosité. La pièce de couleur rouge qui se trouvait derrière m'a fait entrevoir l'inégalable barbarie de cette secte.

« Ceci, a dit le vieillard en me montrant une table en fer qui seule meublait l'endroit, s'ap-

pelle le lit de Procuste. Cet ustensile symbolise ce qui se passe chez vous en ce moment. »

Ce que j'ai vu m'a rempli d'effroi. Procuste ! Ce brigand légendaire de l'Antiquité, qui torturait ses victimes sur un lit en étirant leurs membres jusqu'à ce que bras et jambes s'adaptent exactement à chacun des angles du dodo ! J'en ai presque ri de terreur.

« Toute la difficulté, a susurré le vieillard-momie, est de ne pas briser les os ; l'étirement doit s'effectuer à une vitesse très lente ; sinon ce n'est pas véritablement douloureux. Je ne sais si c'est lui-même qui a eu l'idée le premier de faire de ce lit une métaphore de l'adaptabilité, mais c'est Edgar Poe qui nous a inspiré ce moyen efficace, précisément dans *La lettre volée.* Lorsqu'un membre de la société atteint l'âge adulte nous le passons sur ce lit afin qu'il possède avec exactitude la même taille que les autres ; pour les femmes, bien entendu, la taille à atteindre est moins importante que pour les hommes. Avec le Livre nous poursuivons le même objectif, pour l'esprit cette fois : nous l'ajustons plus ou moins de façon à ce qu'il corresponde à la norme. Vous le faites aussi dans votre monde : chacun d'entre vous doit s'adapter à des lois mondiales, des coutumes mondiales, un système économique

mondial, etc. C'est un passage obligé ; vos normes universelles sont votre lit de Procuste. »

Je peux te certifier, cher Laurent, qu'une seule idée m'a obsédé après cet épisode : fuir ce lieu maudit. Je me suis obstiné toutefois à étudier jusqu'au bout l'effroyable absurdité de cette communauté. J'ai décidé d'y passer la nuit sur la proposition de mon hôte, manière de passer une soirée parmi les adeptes réunis dans le salon ; je retrouverais la sécurité du monde réel le lendemain matin.

Je me suis installé sur une chaise dans le salon et ce que j'ai découvert n'a fait que confirmer ma première impression : les adeptes agissaient comme des automates, ils n'étaient à leur visage près que des copies les uns des autres ; leurs vêtements, leur allure générale, leurs comportements les faisaient ressembler à des marionnettes manipulées par un ordinateur central. Le langage surtout, choquait, un lieu commun faisait suite au précédent, comme déclenché par celui-ci. L'ineptie de cette scène me faisait rire intérieurement mais en même temps me dérangeait, je n'aurais su dire pourquoi.

Soudain, un cri venu de la cuisine a retenti. Nous nous sommes précipités. La jeune serveuse de tout à l'heure s'était coupée à un doigt. Je lui ai demandé d'attendre un instant. J'ai couru à la voi-

ture. J'y ai pris la trousse de secours que je gardais toujours à portée de main. Puis je lui ai administré les premiers soins ; les autres, constatant que je m'occupais d'elle sont retournés au salon. J'en ai profité pour essayer de converser avec elle. Je lui ai demandé son nom, elle m'a répondu automatiquement qu'elle s'appelait Prudencia, qu'elle avait dix-neuf ans et qu'elle était serveuse. Nous n'avons pu discuter davantage mais elle m'a remercié par un sourire où j'ai ressenti une véritable reconnaissance. J'ai pensé qu'elle n'avait pas dû passer sur le Procuste depuis longtemps, étant donné son âge. Plutôt que de retourner dans le salon, sachant que je n'apprendrais rien de plus je me suis éclipsé pour aller me coucher.

Je n'ai pas réussi à dormir. Je rêvassais à la jeune fille : j'ai revu son sourire avec une tendresse infinie, parce que c'était le seul acte depuis que j'étais arrivé ici qui m'avait paru vrai et non une réaction mécanique. Mais je ne sus que peu après jusqu'à quel point ce sentiment était avéré. Vers deux heures dans la nuit, la porte de ma chambre s'est ouverte et j'ai entendu ces deux mots : « C'est moi. » C'était Prudencia, ma jolie serveuse. Elle était nue. Elle venait se donner à moi. Je lui ai fait découvrir l'amour et elle m'a quitté sans un mot, mais toujours avec ce sourire

qui m'avait charmé.

Le lendemain j'ai pu observer une matinée vécue par les membres de la Secte du Procuste (c'est le nom que j'avais choisi de lui donner). Cela ne m'a pas surpris, ce n'était qu'une succession de rites machinalement effectués. Les enfants étaient là et mimaient avec application les gestes des adultes. Malgré la nuit et l'amour avec Prudencia, j'ai résolu de partir. Je ne comprenais pas quelles avaient pu être les intentions de la jeune femme mais, de mon côté, je n'y avais vu que la marque d'une grande reconnaissance.

Je m'apprêtais à remercier mes hôtes. Je n'en ai pas eu le temps. Le vieillard-momie s'est approché de moi. Il a posé sa main tremblante et squelettique sur mon épaule, un sourire affreux crispé sur le visage.

« Maintenant, a-t-il susurré, vous êtes des nôtres. »

Un indicible frisson s'est emparé de moi.

J'ai regardé vers Prudencia.

Son joli sourire ne l'avait pas quitté depuis la veille.

J'avais tout compris.

Une sensation d'horreur m'a cloué sur place. J'ai entendu du bruit du côté de la *Chambre d'uniformisation* : le Procuste m'attendait.

Après réception de cette lettre, Brubäeker décida de voler au secours de son ami Patrick Bourdon, en employant bien sûr les grands moyens. Il mit la Secte du Procuste à la une du 20h00, s'insurgeant contre la prise en otage de son meilleur ami (autre sujet à la mode : la prise en otage de journalistes). Durant plusieurs jours, il ne fut plus question que de cela sur toutes les télés et par répercussion évidemment dans toutes les chaumières. On décortiquait les idées de cette communauté dans tous les sens. Le ministre de l'intérieur, sollicité par toute la presse ne s'occupait plus que de cela, promettant une libération rapide de l'otage par le GIGN (en accord avec le gouvernement espagnol). Fouch, l'immense écrivain, manifestement devenu fou aux dires des grands experts psychologues, psy-chiatres, psy-chanalystes et autres « psy- », était en pourparlers avec la crème des diplomates français. On étudiait tous ses livres afin d'y trouver peut-être des explications. Simultanément des Africains mouraient de faim, des peuples s'entretuaient, des ingénieurs étaient pris en otages en Irak, des animaux torturés dans des laboratoires, des adolescents partout dans le monde devenaient de plus en plus crétins mais tout le monde s'en fichait : la Secte du Procuste, voilà ce qui passionnait les foules !

Quelques jours plus tard enfin, le dénouement arriva. Fouch se rendit à la police sans résistance, l'otage fut libéré (un peu agrandi car Patrick Bourdon était naturellement petit, mais sain et sauf).

- Monsieur Fouch, demanda Brubäeker qui avait fait le déplacement jusqu'en Espagne et qui avait le don de poser des questions sensationnelles, après avoir été l'écrivain que vous avez été, qu'est-ce-que ça vous fait de savoir que vous allez passer le restant de vos jours en prison ?

- Ni chaud ni froid, répondit Fouch (entouré de cent sept caméras et de deux cent quarante et un micros). J'avais tout prévu depuis le départ. Ceci était ma dernière pirouette avant de vous dire adieu. Je savais qu'en faisant du bruit le message que je souhaitais faire passer passerait chez le plus grand nombre grâce à vous. Que l'on parlerait aussi de mon oeuvre. Le résultat a dépassé mes espérances. J'ai eu une belle vie, je laisserai sans doute quelques traces mais le monde tel qu'il va aujourd'hui me révolte. J'ai tenu à le faire savoir au monde entier, en utilisant les grands moyens c'est-à-dire vous. Quant à la prison, sachez monsieur Brubäeker que là aussi j'avais tout prévu : je ne vais pas y moisir longtemps, puisque je suis atteint d'un cancer incurable et qu'il ne me reste plus que

quelques semaines à vivre. Un seul médecin à Madrid était dans la confidence et je le remercie de ne pas m'avoir trahi. Merci à tous et pensez bien à moi.

Puis, Fouch fit une magnifique révérence en direct sur toutes les chaînes de télévision du monde et monta dans la voiture de police.

Cet ouvrage a été réalisé
*par **Alexandrie Editions***
http://www.alexandrie.org

Achevé d'imprimer en France
*par **TheBookEdition.com***
à Lille (Nord-Pas-de-Calais)